







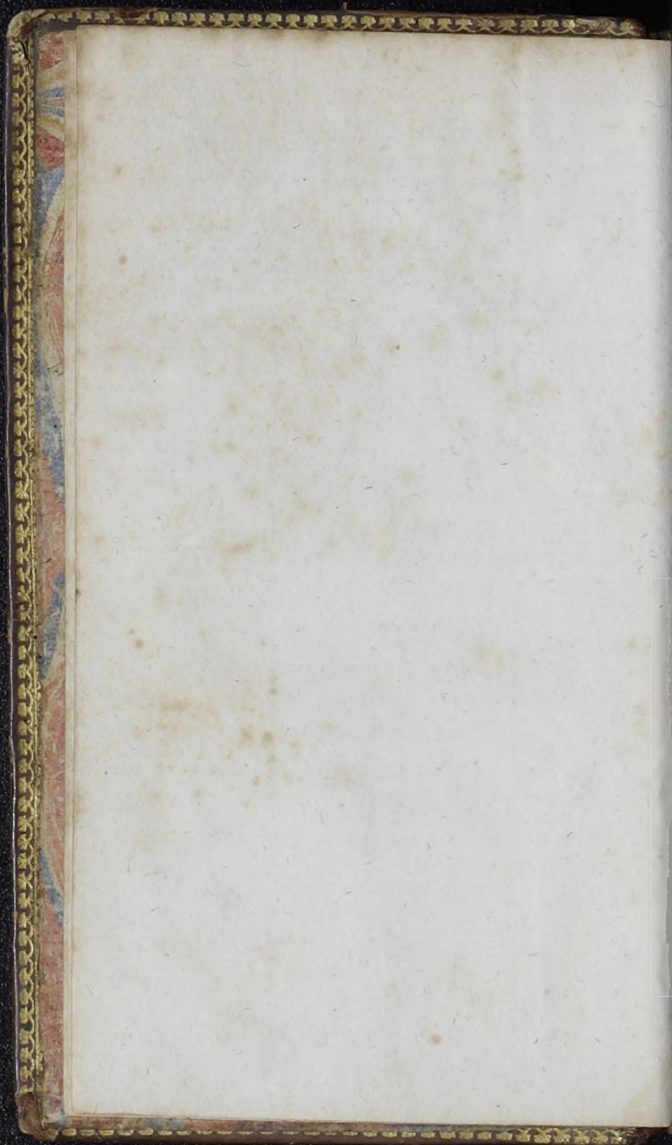
1979

2 vols.

157-

2 Vols.

250.



COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS

1^a M O R A L E
D E
S É N E Q U E,
EXTRAITE DE SES ŒUVRES
P A R M. N.

T O M E P R E M I E R.



A P A R I S,
Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé,
en surv. rue Pavée S. A.
Et DE BURE L'AÎNÉ, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.
BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo No. 27.284
MUSEU LITERARIO



M O R A L E
D E
S E N E Q U E

I.

REGARDER quelqu'un comme ami, & n'avoir pas en lui la même confiance qu'en soi ; c'est étrangement s'abuser, c'est ignorer l'étendue de la véritable amitié. Que votre ami soit le confident de toutes vos délibérations ; mais qu'auparavant il en ait été l'objet. De la confiance après l'amitié formée : du discernement avant de la former.

C'est confondre les devoirs, c'est violer la regle de Théophraste, que de s'engager sans connoître, pour rompre quand on connoîtra.

Réfléchissez long-temps sur le choix d'un ami : une fois décidé, que toutes les portes de votre ame lui soient ouvertes ; pas plus de réserve avec lui qu'avec vous-même. Croyez-le sûr, il le sera : souvent on enseigne à tromper, en craignant de l'être ; la défiance autorise l'infidélité.

I I.

SE fier à tout le monde, & ne se fier à personne, sont deux excès : il y a plus d'honnêteté dans l'un, plus de sûreté dans l'autre.

I I I.

UNE vie passée en voyages pro-

cure beaucoup d'hôtes, & pas un ami. Tous ces déplacements ne sont que l'agitation d'un esprit malade. Le premier signe du calme intérieur est de savoir se fixer & rester avec soi. Être par-tout, c'est n'être nulle part.

I V.

S'ACCOMMODER avec la pauvreté, c'est être riche : l'on est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup.

V.

N'ALLEZ pas, à l'exemple de certains Philosophes moins curieux de faire des progrès que du bruit, affecter dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Un habillement sauvage, une chevelure hé-

rifsée, une barbe en désordre, une aversion déclarée pour toute argenterie, un lit étendu sur la terre, & mille autres voies détournées qui tendent obliquement à la considération, vous devez vous les interdire. Eh! le nom de Philosophe n'est déjà que trop odieux, avec quelque modestie qu'on le porte : que sèra-ce, si nous allons nous soustraire à l'usage? C'est par l'intérieur qu'il faut différer du peuple : par les dehors, on peut lui ressembler. Le Sage est aussi loin de heurter les mœurs publiques, que d'attirer les regards par la singularité de sa vie.

VI.

LA Nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette aversion

pour la parure la plus simple, cet amour pour la mal-propreté, cette prédilection pour des aliments, je ne dis pas communs, mais dégoûtants. Il n'y a qu'un débauché qui recherche la délicatesse; mais il n'y a qu'un sot qui refuse des mets simples & ordinaires. La Philosophie ne nous ordonne pas de souffrir, mais d'être frugal; & la frugalité s'accorde avec la propreté: il faut lui prescrire des bornes; il faut que notre vie soit un mélange des bonnes mœurs & des mœurs publiques; il faut qu'on l'admire, & qu'on s'y reconnoisse.

VII.

LA route des préceptes est longue; celle des exemples est plus courte & plus sûre. Platon, Aristote, & cette

foule de Sages qui devoient suivre tant de routes diverses, profiterent plus des mœurs que des discours de Socrate.

V I I I.

IMITER les méchants parceque c'est le grand nombre, hair le grand nombre parcequ'il ne nous ressemble pas, sont deux extrémités vicieuses.

I X.

QUEL est le but du Sage en prenant un ami ? c'est d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de ses jours. C'est un trafic, & non une amitié, que des associations intéressées & calculées sur le profit.

X.

L'AMOUR ressemble à l'amitié ;

il en est, pour ainsi dire, la folie.

XI.

CRATÈS voyant un jeune homme se promener à l'écart, lui demanda ce qu'il faisoit ainsi tout seul. Je m'entretiens avec moi-même, répondit-il. Prenez-y bien garde, repartit le Philosophe, vous pourriez bien vous entretenir avec un méchant homme.

XII.

QUELLE est la folie des hommes! ils murmurent, à voix basse, des vœux infâmes à l'oreille des Dieux: dès qu'on les écoute, ils se taisent; ils n'oseroient dire aux hommes ce qu'ils disent aux Dieux. Vivons avec les hommes comme si Dieu nous voyoit: parlons à Dieu comme si les hommes nous entendoient.

XIII.

Il faut choisir un homme de bien; ne le perdre jamais de vue; toujours vivre comme en sa présence; toujours agir comme sous ses yeux. Ce précepte est d'Épicure; c'est lui qui nous donne un gardien, un surveillant. Il a bien raison: on feroit peu de fautes, si, au moment d'en commettre, on avoit un témoin. Il faut à l'ame quelqu'un qui lui en impose, & dont l'autorité sanctifie jusqu'à ses pensées les plus secretes. Heureux l'homme dont l'idée seule, sans qu'il se montre, en corrige un autre! Heureux encore celui qui respecte assez un autre homme pour rentrer dans l'ordre à son souvenir!

XIV.

LA vicillesse a des charmes, lors-

qu'elle ne va pas jusqu'à la caducité. Je crois même qu'au bord de la tombe il y a des plaisirs à goûter ; ou du moins (ce qui tient lieu de plaisirs) on n'en a plus besoin.

XV.

LA Philosophie est une espèce de Sacerdoce respecté des gens de bien , respecté même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi. Tous les arts , tous les hommes , même les pervers , lui rendent hommage. Non , jamais la dépravation ne sera assez forte , ni la ligue contre les vertus assez puissante , pour empêcher la Philosophie d'être vénérable & sacrée.

XVI.

LA vie heureuse est le fruit d'une sagesse consommée ; la vie suppor-

table, d'une sagesse commencée.

XVII.

LA Philosophie n'est pas un art populaire, une science de parade : elle consiste dans les choses, & non pas dans les mots. Sa fonction n'est pas d'aider à passer agréablement les jours, de calmer l'ennui de l'oïveté : c'est de forger & de façonner les ames, de diriger la conduite, de régler les actions, d'enseigner à l'homme ce qu'il doit faire ou omettre, d'être son propre pilote, de le guider au milieu des écueils de sa navigation. Sans philosophie, point de sûreté. Combien, à chaque heure, d'incidents qui exigent des conseils ! c'est d'elle qu'il en faut recevoir.

XVIII.

SOUVENT on hait à proportion

qu'on reçoit : prêtez une petite somme, vous aurez un débiteur ; une plus grande vous fait un ennemi. Quoi ! les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ? ils le peuvent, si le discernement les dirige, si on les place, au lieu de les semer.

XIX.

LA Philosophie n'enseigne pas à parler, mais à faire : elle exige que chacun se conforme aux règles qu'elle prescrit, aux loix qu'elle impose, que les actions ne démentent pas les discours, que l'ensemble de la vie soit d'un même ton & sans nulle discordance. Le plus grand effort, la plus grande preuve de la sagesse, est de monter sa conduite à l'unisson du langage, de faire de l'homme un tout uniforme.

X X.

QU'EST-CE que la sagesse ? c'est la science de toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose.

X X I.

ON sort de la vie, dit Épicure, comme si l'on ne faisoit que d'y entrer. Ce qui me plaît sur-tout de cette pensée, c'est le reproche d'enfance fait aux vieillards. Du reste, elle est fautive ; on ne sort pas de la vie comme on y est entré : nous mourons plus mauvais que nous ne sommes nés. La faute en est à nous, & non à la Nature.

X X I I.

QUELS sont les éléments du bonheur ? une bonne conscience ; de l'honnêteté dans les projets ; de la droiture dans les actions ; du mépris

pour les biens fortuits; de la liaison, de l'ensemble, de l'uniformité dans la conduite.

XXIII.

NOUS avons besoin d'être retenus dans notre aversion comme dans notre amour pour la vie. Lors même que la raison prescrit d'y mettre fin, il ne faut pas s'échapper d'un élan brusque & rapide : l'homme sage & courageux doit se retirer, & non prendre la fuite.

XXIV.

PERSUADÉ que je touche au moment de l'épreuve, que le jour approche qui va juger de tous mes jours, je m'étudie, je me tiens ce langage : « Jusqu'ici tes paroles, tes actions, n'ont rien prouvé : ce ne sont pas là de sûrs interpretes de

« l'ame ; la mort seule peut t'éclair-
« rer sur tes progrès. Dispose-toi
« donc avec courage pour cet inf-
« tant fatal, où, sans fard & le maf-
« que bas, tu prononceras toi-mê-
« me si le courage étoit dans ton
« cœur ou sur tes levres, si tant de
« mots lancés fièrement contre la
« fortune n'étoient dans ta bouche
« que le rôle d'un comédien. Ne
« t'en rapporte pas à l'estime des
« hommes, accordée au vice com-
« me à la vertu ; elle ne prouve rien :
« laisse là ces études cultivées pen-
« dant ta vie entière ; la mort, la
« mort seule, voilà ton vrai juge.
« Je le répète, ces disputes savantes,
« ces entretiens philosophiques, ces
« maximes puisées dans les livres des
« Sages, ces doctes entretiens, ne

« prouvent point le courage. Com-
« bien de lâches qui parlent en hé-
« ros ! Le chemin que tu as parcou-
« ru ne sera connu qu'au bout de
« ta carrière. »

XXV.

ON ne peut assez répéter ce qu'on
ne peut assez apprendre.

XXVI.

LE bonheur ne tient pas au lieu,
mais à la personne.

XXVII.

QU'IMPORTE le nombre des
maîtres ? il n'y a pas pour cela plus
d'une servitude.

XXVIII.

QUELLE honte pour un homme
déjà vieux, ou près de l'être, de
n'être sage que par ses livres, & de
n'avoir pour appui que sa mémoire !

Qu'il se soutienne sur lui-même ;
qu'il parle, au lieu de citer. Ces hom-
mes toujours interpretes & jamais
auteurs, cachés sans cesse à l'ombre
d'un grand écrivain, ont bien peu
de ressort, pour n'oser jamais faire
ce qu'ils ont appris si long-temps !
Le beau métier, d'exercer sa mé-
moire sur les productions d'autrui !
Se ressouvenir, n'est pas savoir : on
se ressouvient, quand on garde les
choses dans sa mémoire ; on les sait,
quand on se les approprie. Faut-il
rester toujours attaché devant un
modele, toujours les yeux fixés sur
un maître ? Zénon dit ceci, Cléan-
the dit cela. Eh ! mon ami, n'y au-
ra-t-il jamais de différence entre
un livre & vous ? Quoi ! toujours
disciple ! il est temps d'être maître.

Qu'ai-je besoin d'écouter ce que je peux lire ?

Mais, dira-t-on, la voix donne de la vie aux pensées. Non, si elle ne fait que répéter les paroles d'autrui ; si elle ne fait que la fonction d'un écho. Ajoutez que ces hommes, toujours en tutele, suivent les Anciens dans une carrière où les Anciens n'avoient garde de se suivre les uns les autres ; dans une carrière qui n'est pas encore connue. S'en tenir aux découvertes antérieures, c'est le moyen de n'en jamais faire. De plus, qui suit un autre, marche sans but ; & comment trouver, quand on ne cherche pas ? Quoi ! je ne marcherai pas sur les traces des Anciens ! Sans doute, je prendrai la route frayée : mais si je trouve un

alignement plus droit, je le suivrai. Ceux qui nous ont devancés étoient nos guides, & non nos maîtres. La vérité luit pour tout le monde; mais elle n'est pas découverte : il reste encore beaucoup à faire aux races futures.

X X I X.

ON aime quand on est ami; mais quand on aime, on n'est pas un ami pour cela. L'ami est toujours utile : celui qui aime peut quelquefois nuire.

X X X.

On peut étudier à tout âge; mais non pas à tout âge être étudiant. Rien de plus honteux & de plus ridicule qu'un vieillard abécédaire. On doit amasser dans la jeunesse, & jouir dans la vieillesse.

XXXI.

CE que la présence a de plus doux, la main de notre ami le reproduit dans une lettre.

XXXII.

LES choses qui n'ont de mérite que la difficulté, il suffit de les voir une fois.

XXXIII.

NUL homme ne consentiroit à vivre, sa porte ouverte. Ce fut moins l'orgueil, que la honte, qui inventa les portiers; & de la maniere dont on vit, entrer chez quelqu'un sans être annoncé, c'est le prendre sur le fait. Eh! que sert de se cacher, de fuir l'œil & l'oreille des hommes? La bonne conscience veut des témoins; la mauvaise, dans un désert, auroit encore des alarmes. Si vos

actions sont honnêtes, qu'on les sache : sinon, que vous importe qu'on les ignore ? vous les savez ; & malheur à vous, si vous bravez un pareil témoin !

X X X I V.

C E que la Philosophie a de plus grand, c'est de ne point regarder à la naissance. Pour elle on est toujours assez noble. Chacun de nous est précédé du même nombre d'aïeux ; l'origine de tous les hommes remonte au-delà des temps connus. La fortune, avec le temps, a confondu les rangs, & croisé toutes les races. Quel est donc le vrai noble ? c'est celui que la Nature a formé pour la vertu. Si vous me renvoyez aux anciens temps, chacun date d'une époque avant laquelle il n'y eut rien,

Une suite d'aïeux, alternativement illustres & obscurs, menée des commencements du monde au siècle présent : voilà la généalogie de tous les hommes. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la noblesse : nul n'a vécu pour notre gloire ; & ce qui fut avant nous n'est pas à nous.

XXXV.

LES Anciens nous ont laissé des découvertes à faire, plutôt que celles qu'ils ont faites. Peut-être même que bien des questions importantes seroient éclaircies, s'ils ne se fussent arrêtés aux superflues. Que de temps on a perdu en chicanes de mots, en disputes captieuses qui n'exercent qu'une vaine subtilité, & qui rapetissent les plus beaux génies !

L'AMITIÉ rend tout commun entre amis : les chagrins, les plaisirs, ne sont plus à l'un des deux ; ils vivent solidaires. Eh ! peut-on être heureux, quand on n'envisage que soi, quand on rapporte tout à son propre intérêt ? On ne vit pour soi qu'en vivant pour un autre. Sans doute la bienveillance générale mérite nos premiers hommages, parcequ'elle unit tous les hommes entre eux, parcequ'elle établit une même morale pour tout le genre humain, mais sur-tout parcequ'elle conduit à cette association plus intime dont je parle, à la sainte amitié. Ayez beaucoup de rapports avec l'homme, & vous les aurez tous avec votre ami.

XXXVII.

CHOISISSEZ pour modele le Sage, dont la conduite est une leçon : il dit ce qu'il faut faire, & le prouve en le faisant ; ce qu'il faut fuir, & n'est jamais surpris dans les fautes qu'il a condamnées. Prenez un guide qui gagne plus à être vu qu'entendu.

XXXVIII.

EN physique, tous les phénomènes, pour un œil observateur, sont signes les uns des autres : il en est de même en morale ; la moindre indication suffit pour juger des caractères. La démarche, le geste, quelquefois une réponse, un doigt porté à la tête, un coup d'œil, annonce un débauché. L'homme caustique se décele par son ris ; le fou, par son air

& sa contenance : chaque vice a ses traits & sa physionomie.

X X X I X.

L'ÉLOQUENCE est nuisible quand elle abandonne les intérêts de la vertu & de la vérité pour les siens.

X L.

I L faut être éveillé pour raconter ses songes, & guéri de ses vices pour les avouer.

X L I.

O N ne vit pas pour soi, dès qu'on ne vit pour personne.

X L I I.

L E silence n'est pas aussi nécessaire qu'on le croit pour la méditation. Les discours causent plus de distraction que les bruits : ils attirent la pensée, tandis que les bruits ne font que remplir & frapper l'oreille.

XLIII.

LA nuit n'ôte pas les inquiétudes ; elle ne fait que les suspendre, ou plutôt les changer. Pour les méchants , les nuits sont orageuses comme les jours. Le vrai calme est celui de la bonne conscience. Ne croyez pas l'ame tranquille parce que le corps repose : souvent le sommeil n'est qu'un trouble d'une autre espece.

XLIV.

LA vieillesse est le fruit de la sobriété ; & si elle ne vaut pas un desir , elle ne mérite pas non plus un refus. Il est agréable de rester long-temps avec soi , quand on s'est rendu une jouissance digne de soi.

XLV.

Ces sanglots , ces pleurs immo-

dérés, savez-vous d'où ils viennent ? du desir de se montrer sensible. On ne cede pas à la douleur, on veut en faire parade : ce n'est jamais pour soi seul qu'on est affligé. Malheureuse folie ! la douleur même a son ostentation.

X L V I.

LA tristesse est, de tous les tableaux, celui dont les spectateurs se lassent le plus promptement. Récente, elle trouve des consolateurs, elle intéresse quelque ame sensible. Vieillit-elle ; on s'en moque : & l'on fait bien ; car elle est ou fausse ou insensée.

X L V I I.

UNE ame qui connoît la vérité, qui sait distinguer le bien du mal, qui n'apprécie les objets que d'après

leur nature, & non d'après l'opinion, qui, par la pensée, se porte dans tout l'univers, en suit tous les mouvements, mais revient de la spéculation à la pratique; une ame dont la grandeur & la force ont pour base la justice, qui résiste aux menaces comme aux caresses, qui commande à la mauvaise fortune comme à la bonne, qui s'éleve au-dessus des événements nécessaires ou fortuits, qui ne voudroit pas de la beauté sans décence, de la force sans tempérance & sobriété; en un mot, une ame intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre, ni le sort enorgueillir ou humilier: une telle ame est le tableau de la vertu.

XLVIII.

Le guerrier qui veille sur les re

tranchements, sans craindre aucune invasion, peut être aussi brave que celui qui, les jambes coupées, se traîne encore sur les genoux, & s'obstine à ne pas rendre les armes : mais les acclamations ne retentissent que pour ceux qui reviennent sanglants du champ de bataille. J'aime la vertu qui s'est exercée, débattue, fatiguée contre la fortune. Quoi ! je ne préférerois pas à la main saine & entière du guerrier le plus intrépide, la main tronquée, les chairs retirées de Mutius Scævola ! Bravant à la fois la flamme & l'ennemi, il se tient immobile ; il regarde fixement sa main couler sur les charbons, jusqu'à ce que Porfenna, insensible à son supplice, mais jaloux de sa gloire, fit arracher de force le

braſier. Je ne mettrois pas cet héroïſme au premier rang ! Oui, je le préfère à ces tranquilles vertus que la fortune n'a jamais éprouvées. Pourquoi ? parcequ'il eſt plus rare de vaincre un ennemi par le ſacrifice de ſa main, que par les traits dont elle eſt armée. Eh quoi ! me dira-t-on, ſouhaiteriez-vous un ſemblable bonheur ? Pourquoi non ? l'on eſt incapable de pareilles actions, quand on ne va pas juſqu'à les deſirer.

XLIX.

QUAND un Sage réſiſte à la douleur, peut-être a-t-il toutes les vertus à ſes ordres, quoiqu'on n'en voie qu'une, & ſur-tout la patience. Il a le courage ; c'eſt lui qui ſouffre, qui endure, qui perſévère : la pru-

dence ; c'est elle qui inspire les résolutions fortes , qui conseille de souffrir courageusement ce qu'on ne peut éviter : la constance ; c'est elle qui rend l'homme inébranlable dans ses projets , & supérieur à la violence : enfin il a tout le cortège des vertus , elles sont inséparables ; toutes les actions honnêtes sont exécutées par une seule vertu , mais de l'avis de toutes.

L.

CE qu'on apprend au moment de partir , quand servira-t-il , & à quoi ? A partir meilleur. N'en doutez pas , l'âge le plus fait pour la vertu , c'est quand l'expérience & les révolutions ont éclairé l'homme , quand ses organes sont épuisés , & ses passions apprivoisées. Alors il peut marche.

sans obstacles vers le bonheur : la vieillesse en est la saison ; & qui devient sage dans la vieillesse ne le devient que par elle.

L I.

IL n'y a pas de vice qui n'ait un salaire à offrir. L'avarice promet de l'argent ; la débauche, mille voluptés différentes ; l'ambition, la pourpre, les applaudissements & la puissance qui en est la suite, & tout le pouvoir qui accompagne la puissance. Chaque vice paie une solde : mais la vertu veut être servie gratuitement.

L I I.

NOUS tenons à la vie comme d'anciens locataires que l'habitude familiarise avec les incommodités de leur demeure.

L I I I.

IL faut une grande ame pour juger les grandes choses : sans quoi nous leur attribuons un vice qui vient de nous.

L I V.

NE point étudier la Philosophie, ou ne l'étudier que par intervalle, c'est la même chose; elle ne reste jamais à l'endroit où on l'a quittée: semblable à un ressort qui reprend son élasticité après la compression, elle retourne vers le point de repos aussitôt qu'on cesse de l'assujettir.

L V.

LA Philosophie ne renonce pas au génie; mais elle ne veut pas qu'on sacrifie bien du travail à des mots. Tout notre objet doit se réduire à dire ce que nous pensons, & à pen-

fer ce que nous disons. Que notre conduite soit d'accord avec nos discours. Le Philosophe a rempli ses engagements, quand c'est le même homme qu'on voit & qu'on entend : pour juger de son mérite, il faut voir s'il est un.

LVI.

LES discours du Philosophe ne doivent pas chercher à plaire, mais à instruire. Si pourtant l'éloquence s'y joint sans affectation, si elle s'offre d'elle-même, ou si elle coûte peu, à la bonne heure; qu'elle vienne à la suite d'objets assez importants pour se passer de ses ornements, mais qu'elle soit moins occupée de se montrer que les choses. Il est des arts qui sont totalement du ressort de l'esprit : celui-ci est du ressort de l'ame.

L V I I.

LA perfection de chaque être est toujours relative à sa destination, ou à l'usage qu'on en fait : on n'exige pas qu'une regle soit belle, mais qu'elle soit droite. On peut raisonner de l'homme comme des choses. Quelle est sa qualité distinctive ? c'est la raison : c'est par elle qu'il s'éleve au-dessus des animaux ; tout le reste lui est commun avec eux. Il ne s'agit point ici des qualités qu'il possède dans un degré plus éminent que les bêtes, mais de celles qui lui sont propres. Or il n'y a rien de propre à l'homme que ce qui lui fait mériter l'approbation ou le blâme. Si donc la qualité distinctive de l'homme est la raison, en perfectionnant sa raison il devien-

dra louable, & atteindra le but de la Nature. Or, la raison ainsi perfectionnée est ce qu'on appelle vertu.

LVIII.

LA vertu passe fièrement entre la bonne & la mauvaise fortune, & jette sur l'une & l'autre un regard méprisant.

LIX.

Tous les êtres sont liés & entraînés par une chaîne qu'on ne peut rompre, & dont il est impossible de changer la direction. Quand même vous ne voudriez pas suivre, vous seriez entraîné : faites volontairement ce que vous feriez malgré vous.

LX.

LA vie est comme un drame ; ce n'est pas sa longueur, mais la façon

dont il est joué, qui nous importe. Il n'est pas question de savoir à quel endroit vous finirez : finissez où vous voudrez ; faites en sorte seulement que le dénouement soit bon.

L X I.

DANS l'extrême maigreur qui fut la suite d'une longue maladie, j'eus plusieurs fois la tentation de rompre avec la vie ; je fus retenu par la vieillesse d'un pere qui m'aimoit tendrement : je songeai moins à la force que j'avois pour me donner la mort, qu'à celle qui lui manquoit pour en supporter la douleur. J'ai donc gagné sur moi que je vivrois : il y a quelquefois du courage à vivre. Les principes philosophiques sur lesquels mon courage se fendoit produisirent en moi l'effet des remedes.

Des consolations honnêtes sont en effet des remèdes : tout ce qui élève l'ame fortifie le corps en même temps. Mes études m'ont sauvé. C'est à la Philosophie que j'attribue mon rétablissement ou ma convalescence ; je lui dois la vie ; & c'est la moindre des obligations que je lui ai. Les exhortations, les soins, la conversation de mes amis, sont encore des soulagemens qui ont beaucoup contribué au retour de ma santé. En effet, rien ne console & ne soutient autant un malade que l'attachement de ses amis ; rien ne lui fait autant d'illusion sur l'attente & les craintes de la mort. En les laissant me survivre, il me sembloit que je ne mourrois point ; je songeois que je vivrois, sinon avec eux,

au moins par eux ; je ne croyois pas rendre l'ame , mais la leur transmettre.

L X I I.

Le lit même peut devenir un théâtre pour la vertu. Ce n'est pas seulement les armes à la main & dans un champ de bataille , qu'on peut donner des marques d'un courage que la crainte ne peut abattre ; l'homme de cœur se montre même sur son oreiller.

L X I I I.

Un seul jour d'un homme instruit, disoit Posidonius, est plus long que la plus longue vie des ignorants.

L X I V.

Il y a bien de la différence entre un sujet épuisé, & un sujet traité plusieurs fois. Les matériaux s'accu-

mulent tous les jours; les anciennes découvertes ne font aucun obstacle aux nouvelles.

L X V.

LA gloire est l'ombre de la vertu; elle l'accompagne même malgré elle. Mais ainsi que l'ombre tantôt précède & tantôt suit le corps; de même la gloire quelquefois marche devant nous, & se montre à découvert; quelquefois elle se tient en arrière: & quand c'est l'envie qui l'a forcée de se cacher, elle est d'autant plus grande qu'elle est plus tardive.

L X V I.

ÉPICURE ayant survécu de plusieurs années à Métrodore, dans une lettre où il se rappelle avec plaisir l'amitié qui les avoit unis, ajoute à la fin, « qu'au milieu de tant de

« jouissances, ils ne s'étoient pas
 « mal trouvés d'être demeurés in-
 « connus, même de nom, à toute
 « la Grece. »

L X V I I.

C'EST être né pour peu de monde
 que de regarder comme tout son
 siecle le peuple qui vit en même
 temps que nous. Il surviendra des
 milliers d'années & de peuples; c'est
 vers eux qu'il faut étendre vos re-
 gards. Quand même la jalousie im-
 poseroit silence à tous vos contem-
 porains, il viendra des juges qui
 vous apprécieront sans fiel & sans
 partialité.

L X V I I I.

L'HYPOCRISIE sert peu; la teinte
 légère d'un enduit extérieur n'en
 impose qu'à peu de gens. La vérité,

de quelque côté qu'on la regarde, est toujours la même. La fausseté n'a pas de consistance; le mensonge est transparent; avec de l'attention on peut voir au travers.

L X I X.

LAISSEZ aller les bienfaits, fussent-ils ne jamais revenir. La découverte d'un homme reconnoissant n'est pas trop payée par un essai sur quelques ingrats.

L X X.

JE ne trouve personne qui respecte plus la vertu, qui lui soit plus dévoué, que celui qui renonce à la réputation d'homme de bien pour ne pas trahir sa conscience.

L X X I.

COMME les préjugés des individus ont formé le préjugé public; le

préjugé public forme à son tour celui des individus.

L X X I I.

IL n'y a pas de haine plus dangereuse que celle que produit la honte d'un bienfait qui rend insolvable.

L X X I I I.

L'AMOUR de soi, le desir de sa propre conservation, sont des sentimens inhérens à l'homme, ainsi que la répugnance à la dissolution, qui semble nous ravir une foule de biens, & nous tirer de ce cercle d'objets auxquels nous sommes accoutumés.

L X X I V.

ON a autant peur de n'être nulle part après la mort, que d'être dans les enfers.

LXXV.

SI l'on m'en croyoit, on banniroit cette science futile qu'on nomme dialectique, à l'aide de laquelle on environne de pièges celui qu'on interroge, pour le conduire à des aveux imprévus, à des réponses contraires à sa pensée. Il faut être plus simple, quand on cherche la vérité.

LXXVI.

L'HOMME devrait toujours agir comme s'il avoit des témoins de sa conduite, penser comme si l'on pouvoit voir le fond de son cœur; & cela est réellement possible.

LXXVII.

L'IVRESSE allume & décele tous les vices; elle écarte la honte, le principal obstacle des projets criminels: en effet, plus de gens s'abstien-

nent du mal par la honte de pécher, que par amour de la vertu. Quand la violence du vin se fait sentir à l'ame, elle en fait sortir tous les vices qui s'y trouvoient enfouis : l'ivresse ne les fait pas naître, elle les manifeste.

L X X V I I I .

Nous devons imiter les abeilles, & séparer, comme elles, tout ce que nous avons recueilli de nos différentes lectures. La méthode est le principal agent de la mémoire : de plusieurs idées rassemblées, ne formons qu'un seul corps de doctrine, afin que, si l'on s'appercevoit d'où elles ont été prises, on s'apperçût en même temps qu'elles ne sont pas telles qu'on les a prises. Telle est la marche que doit suivre notre esprit :

il faut qu'il cache tous les secours empruntés, pour ne laisser voir que l'usage qu'il en a fait.

L X X I X.

L'AMBITION ne connoit point de bornes : elle craint autant de voir quelqu'un devant elle que derriere.

L X X X.

LES vices ne s'appriivoisent jamais de bonne foi. Il est plus facile de s'opposer à leur naissance, que de les contenir quand ils ont déjà pris racine.

L X X X I.

QUAND la fortune favorise certains gens, c'est comme si une piece de monnoie tomboit dans des latrines.

L X X X I I.

LE plus grand supplice des crimes

E iij

est en eux-mêmes : ce n'est pas à la prison ni au bourreau qu'il faut les renvoyer ; aussitôt qu'ils sont commis , dans le moment même qu'on les commet , ils reçoivent leur châ-timent.

L X X X I I I .

C E qu'un seul peuple a ravi à tous , il est plus facile à tous de le ravir à un seul.

L X X X I V .

S A V O I R craindre & savoir desirer : deux sciences sans lesquelles tout ce qu'on sait est inutile.

L X X X V .

R E C H E R C H E R lequel étoit le plus ancien d'Homere ou d'Hésiode , est aussi peu important que de savoir si Hécube étoit plus petite qu'Hélène , & pourquoi celle-ci parut plus âgée

qu'elle n'étoit. Il faut savoir ces inutilités quand on veut savoir bien des choses.

LXXXVI.

IL y a une sorte d'intempérance à vouloir savoir plus que le besoin n'exige. Les vaines recherches rendent les savants insupportables, bavards, importuns, suffisants, & peu occupés d'apprendre le nécessaire quand ils sont pourvus du superflu. Le Grammairien Didyme a écrit quatre mille volumes. Ces livres sont consacrés, les uns à rechercher quelle fut la patrie d'Homere, les autres quelle fut la mere d'Enée; dans ceux-ci il examine si Anacréon étoit plus adonné aux femmes qu'au vin; dans ceux-là, si Sapho étoit une courtisane publique; ainsi que

beaucoup d'autres questions de ce genre, qu'il seroit bon d'oublier si on les savoit. Venez nous dire maintenant que la vie est courte !

L X X X V I I .

É T U D I E Z , non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres.

L X X X V I I I .

LA vertu n'entre que dans une ame cultivée, éclairée, perfectionnée par un exercice continuel : nous naissons pour elle, mais non pas avec elle. Les hommes le plus heureusement nés ont, avant l'instruction, des dispositions à la vertu, mais ne sont pas vertueux.

L X X X I X .

O N peut tout ce qu'on veut, quand on sait qu'on ne veut que ce qu'on doit.

X C.

NOUS naissons inégaux, mais nous mourons égaux. L'auteur des loix communes à tout le genre humain n'a établi les distinctions de la naissance & des rangs, que pour le temps où nous vivons : quand on est arrivé au terme fatal, il dit à l'ambition de disparaître, & veut que tout ce qui pese sur la terre subisse la même loi.

X C I.

ALEXANDRE avoit commencé l'étude de la géométrie : cette science abstraite, & qui demande la plus grande contention d'esprit, lui paroïsoit pénible. « Enscignez-moi, « disoit-il, des choses plus faciles. « Elles sont pour vous comme pour « les autres, lui répondit son maître,

« également difficiles pour tout le « monde ». Voilà le langage que la Nature nous tient : les événements dont vous vous plaignez , dit-elle , sont les mêmes pour tout le monde ; il est impossible d'en adoucir l'amertume pour qui que ce soit ; mais chacun le peut pour son compte.

X C I I.

IL n'y a point d'homme riche qui soit aussi heureux de ce qu'il a , que malheureux de ce qu'il n'a pas.

X C I I I.

QUE servent à tel homme quatre-vingts ans passés dans l'inaction ? ce n'est pas avoir vécu , mais avoir traversé la vie ; ce n'est pas être mort tard , c'est avoir été mort très long-temps. C'est par les actions , & non par la durée , qu'il faut mesurer la

viè. Il a vécu quatre-vingts ans : dites qu'il a existé pendant quatre-vingts ans ; à moins que vous n'entendiez qu'il a vécu comme l'on dit que les arbres vivent.

X C I V.

UNE chose inutile est trop chère, quand même elle ne coûteroit qu'une bagatelle.

X C V.

L'HOMME apporte en naissant les germes de tous les sentiments honnêtes ; les avertissements les développent, comme un souffle léger étend les feux d'une étincelle.

X C V I.

LES loix ne persuadent point, parcequ'elles menacent : au lieu que les préceptes sont plutôt faits pour persuader que pour contraindre. Ils

ont encore plus d'efficace que les châtimens, & pénètrent plus avant dans l'ame; parceque la raison vient au secours des préceptes; parcequ'elle ajoute pourquoi il faut faire chaque action; parcequ'elle montre la récompense destinée à celui qui, dans la pratique, se conforme à ces préceptes: especes d'édits qui contiennent & enchaînent nos passions.

X C V I I.

VOUS verrez par-tout des Etats avoir de mauvaises mœurs, pour avoir eu de mauvaises loix.

X C V I I I.

RIEN de plus propre à rendre une ame honnête, à fixer ses incertitudes, à redresser ses penchans vicieux, que le commerce des gens de

bien : leurs discours, leur simple vue, ont une influence qui se fait sentir jusqu'au fond des cœurs, & tient lieu de préceptes. La seule rencontre des hommes vertueux est un avantage réel ; il y a toujours à profiter avec un grand homme, sans même qu'il parle. Il ne me seroit pas aisé de vous expliquer par quel mécanisme je deviens meilleur ; mais je sens que je le deviens.

X C I X.

EN détériorant les autres, on devient soi-même plus méchant : on apprend le mal, ensuite on l'enseigne.

C.

NUL vice n'est renfermé en lui-même.

C I.

UNE action ne peut être droite,

si la volonté ne l'est pas, parceque la volonté est le principe de l'action. Un ami se tient à côté du lit de son ami malade ; nous l'approuvons : mais s'il a la succession en vue, c'est un vautour qui attend un cadavre. Les mêmes choses peuvent donc être honteuses & honnêtes ; c'est l'intention & la maniere qui les caractérisent.

C I I.

LA Nature, en nous formant des mêmes principes & pour la même destination, nous a rendus freres : c'est elle qui nous a inspiré une bienveillance mutuelle, & qui nous a rendus sociables ; c'est elle qui a établi la justice & l'équité ; c'est en vertu de ses loix qu'il est plus malheureux de faire du mal que d'en

recevoir ; c'est elle qui nous a donné deux bras pour aider nos semblables. Ayons donc toujours dans le cœur & dans la bouche ce vers de Térence : « Je suis homme, & rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est « indifférent ». Nous avons une naissance commune : notre société ressemble aux pierres des voûtes, dont l'obstacle mutuel fait le support.

CIII.

ON se trompe si l'on regarde comme des vices propres à notre siècle, le luxe, l'oubli des mœurs, & les autres dérèglements que chaque déclamateur impute à l'âge où il vit. Ce sont les vices des hommes, & non des temps.

CIV.

LE crime peut jouir de l'impuni-

té, jamais de la sécurité. Avec l'insuffisance de nos loix, de nos juges, de nos châtimens, quel malheur pour l'humanité, si les méchants n'avoient à redouter ces supplices naturels & rigoureux; & si, au défaut du repentir, la crainte ne s'emparoit de leurs ames!

C V.

LA vie n'est ni un bien ni un mal; elle n'est que le lieu de l'un & de l'autre: mourir, c'est quitter un jeu de hasard, où il y a plus à perdre qu'à gagner.

C V I.

IL y a de l'inhumanité, & non pas du courage, à voir les funérailles de ses proches des mêmes yeux qu'on les voyoit eux-mêmes; à ne point être ému au premier moment

de la séparation. Mais n'ajoutons pas à notre douleur, ne l'accroissons pas sur le modele de celle des autres. L'ostentation de la douleur est plus exigeante que la douleur même : il y a peu de gens qui soient tristes pour eux-mêmes. On gemit plus fort quand on est entendu : muet & tranquille dans la solitude, on s'excite à de nouveaux transports quand il survient des témoins; c'est alors qu'on se frappe la tête, tandis qu'on pouvoit le faire plus librement quand il n'y avoit personne qui put en empêcher; c'est alors qu'on se souhaite le trépas, qu'on se roule sur le lit du mort : le calme renaît aussitôt que les spectateurs disparoissent. L'affliction, comme tout le reste, est une affaire de mo-

de : on se regle sur la multitude, on suit la coutume, plutôt que le devoir.

C V I I.

OUBLIER ses proches, enterrer leur mémoire avec leur cadavre, les pleurer avec excès, & s'en souvenir fort peu : voilà les traits d'une ame insensible. Une pareille conduite est indigne d'un homme sage : il doit continuer à se souvenir, & cesser de pleurer.

C V I I I.

BIEN loin que la multitude puisse avoir un même avis, chacun d'eux n'en a pas même un seul.

C I X.

MALGRÉ les sujets les plus pressants de mourir, il faut rappeler, par égard pour les siens, une vie

destinée même aux tourments ; il faut retenir son dernier soufle sur le bord des levres. Un homme de bien doit vivre , non pas autant que cela lui convient , mais autant que la nécessité l'exige. Celui qui ne fait pas assez de cas de sa femme , de ses amis , pour séjourner quelque temps de plus dans la vie , & qui s'obstine à mourir , est un homme trop délicat. Il faut que l'ame du sage se commande sur ce point , quand l'utilité des siens l'exige ; il faut qu'il renonce à la volonté de mourir , qu'il interrompe même le sacrifice déjà commencé , pour se rendre à sa famille. Il y a de la grandeur de retourner à la vie pour l'intérêt des autres ; c'est ce qu'ont souvent fait des hommes cé-

lebres. De plus, il y a de l'humanité à conserver soigneusement la vieillesse, cet âge dont les fruits sont plus abondants & la garde moins pénible, cet âge qui fait un usage plus vigoureux de la vie, quand on sait qu'elle est agréable, utile & désirable pour quelqu'un des siens. D'ailleurs, ce soin est accompagné d'une joie intérieure qui en est la récompense. Quoi de plus doux que d'être assez cher à sa femme pour en devenir plus cher à soi-même ?

C X.

SOCRATE répondit à un homme qui se plaignoit d'avoir peu tiré de secours de ses voyages : « Je n'en suis pas surpris ; vous voyagiez avec vous », Quel bonheur ce se-

roit pour bien des gens de pouvoir se perdre!

CXI.

IL n'y a personne qui n'ait assez de force pour nuire. Ajoutez qu'on ne peut se faire craindre, sans craindre soi-même; ni être redoutable avec sécurité.

CXII.

ON subit la punition quand on l'attend, & on l'attend quand on la craint.

CXIII.

DES loix sont justes, non quand elles sont observées par tous, mais quand elles ont été faites pour tous.

CXIV.

LES mêmes choses sont écoutées avec moins d'attention, & font moins d'impression, quand elles sont

dites en prose : lorsque le rythme s'y joint, lorsqu'une pensée brillante est resserrée dans une mesure fixe, elle frappe comme la pierre lancée par une fronde.

C X V.

Si je ne m'abstiens pas, du moins je me contiens; ce qui touche de bien près à l'abstinence, & ce qui est peut-être plus difficile. Il est des habitudes qu'il est plus aisé de rompre que de régler.

C X V I.

IL n'y a pas d'hommes qui fassent plus de tort au genre humain, que ceux qui ont appris la Philosophie comme un métier lucratif, & qui vivent autrement qu'ils n'enseignent à vivre : ils se donnent eux-mêmes pour exemple de l'inutilité de leur

science, étant sujets à tous les vices contre lesquels ils s'élevent.

CXVII.

CEUX qui sont inutiles aux autres ne le sont point à eux-mêmes.

CXVIII.

LA superstition est une erreur insensée : elle craint ceux que l'on devoit aimer ; elle outrage ceux qu'elle adore. Quelle différence y a-t-il en effet entre nier l'existence des Dieux, & les diffamer ?

CXIX.

AVANT de prêter on s'informe avec soin de la fortune & des biens de l'emprunteur ; on ne risque point de semer dans une terre stérile ou épuisée : mais pour les bienfaits, nul discernement ; on ne les place pas, on les jette à l'aventure. Il ne

faut donc pas se plaindre quand on n'en a pas recueilli le fruit ; ils étoient perdus dès l'instant même du placement.

C X X.

Si nous trouvons beaucoup d'ingrats, nous en faisons encore plus. Peut-on être reconnoissant d'un bienfait plutôt extorqué qu'accordé ; d'un bienfait que vous avez laissé tomber du haut de votre orgueil, ou jetté avec colere, ou accordé par fatigue, pour vous délivrer d'un importun ? N'attendez pas de retour d'un homme que vous avez laissé par vos délais, ou tourmenté par l'attente.

C X X I.

OBLIGER tard, c'est avoir antérieurement refusé long-temps.

CXXII.

L'EMPREINTE des injures est plus profonde que celle des services; ceux-ci s'effacent bientôt, tandis que la mémoire conserve fidèlement les premières. Des services mal rendus sont mal reconnus: un bienfait est senti comme il est accordé. Que peut-on attendre d'un homme qu'on offense en l'obligeant? c'est assez reconnoître un pareil bienfait que de le pardonner.

CXXIII.

LA fortune a beau élever un homme, elle lui laisse toujours à craindre autant de maux qu'elle le met à portée d'en faire.

CXXIV.

IL y a autant de foiblesse à faire le mal qu'à le permettre.

C X X V.

QUICONQUE méprise sa vie est maître de la vôtre.

C X X V I.

C'EST le propre d'une ame grande & vertueuse d'envisager moins le fruit des bienfaits, que les bienfaits mêmes, & de chercher encore un homme de bien à la suite d'une foule de méchants. Quel mérite y auroit-il à être bienfaisant, si jamais on n'étoit trompé? La vertu consiste à répandre des bienfaits qui ne reviendront pas, mais dont l'homme bienfaisant & généreux recueille le fruit au moment même.

C X X V I I.

IL est faux qu'il faille perdre un grand nombre de bienfaits, pour réussir une seule fois à les bien pla-

cer : il ne s'en perd aucun. La perte suppose un calcul, & la bienfaisance ne calcule pas : elle ne fait qu'avancer des fonds ; s'ils lui rentrent, c'est un pur gain ; s'ils ne rentrent pas, il n'y a point de perte.

CXXVIII.

COMBIEN d'hommes ont manqué d'amitié plutôt que d'amis !

CXXIX.

JE n'aime à apprendre que pour enseigner ; & la plus belle découverte cesseroit de me plaire, si elle n'étoit que pour moi. Non, je ne voudrois pas de la sagesse même, à condition de la tenir enfermée en moi-même. La possession n'est agréable qu'autant qu'on la partage.

CXXX.

Vous me demandez quels pro-

G ij

grès j'ai faits ? Je commence à être l'ami de moi-même. Voilà sans doute un grand pas : il ne sera jamais seul ; l'ami de soi-même est l'ami de tous les hommes.

C X X X I.

LES disciples de Socrate lui offroient des présents proportionnés à leurs facultés. Son disciple Eschines, qui étoit pauvre, lui dit : Je n'ai rien qui soit digne de vous être offert, & ce n'est que par là que je sens ma pauvreté : je vous donne donc le seul bien que je possède, c'est moi-même. Ce présent, tel qu'il est, je vous prie de ne pas le dédaigner, & de songer que les autres, en vous donnant beaucoup, s'en sont encore beaucoup plus réservé. Et pourquoi, lui dit Socrate,

votre présent ne seroit-il pas considérable ? à moins que vous ne vous estimiez bien peu. J'aurai soin de vous rendre à vous-même meilleur que je ne vous ai reçu.

C X X X I I.

ON hait le riche, & on lui fait la cour : sa conduite est odieuse à ceux mêmes qui l'imiteroient s'ils étoient dans sa position.

C X X X I I I.

AUTOUR des hommes opulents, on voit une foule d'amis ; autour des gens ruinés, une vaste solitude. Les amis se dispersent au moment de l'épreuve ; de là tant d'amis devenus, par la crainte, ou traîtres ou déserteurs. Il faut que la fin réponde au commencement. Lié par intérêt, on trouvera quelques motifs pour

rompre , comme on en a trouvé d'autres que l'amitié même pour s'engager.

C X X X I V .

LA timidité , présage heureux dans un jeune homme , vient , comme la rougeur du visage qui en est l'effet , non de la foiblesse de l'ame , mais de la nouveauté des objets , & du défaut d'expérience. Elle produit dans l'homme , sinon un ébranlement total , au moins une émotion passagere : elle est aidée par la disposition naturelle du corps. La raison ni l'habitude ne peuvent rien contre de telles émotions : indépendantes de l'homme , elles viennent sans qu'il les appelle , elles s'en vont sans qu'il les chasse. Voyez les pantomimes ; ils savent imiter les pas-

sions, exprimer la crainte, l'effroi, la tristesse : pour la honte, ils ne peuvent que l'indiquer ; une voix basse, des yeux fixés en terre, voilà toutes leurs ressources : en vain ils tâcheroient de produire la rougeur sur leur visage ; il est aussi impossible de se la procurer que de s'en garantir.

CXXXV.

AUCUN de ceux qui disent du mal de la mort n'en a fait l'épreuve.

CXXXVI.

L'ESPECE de fiançailles aujourd'hui la plus décente est l'adultère : devenu célibataire par un veuvage de convention, on n'a plus que la femme qu'on a enlevée à un autre. On dissipe le bien d'autrui, on ré-

pare ses pertes par de nouvelles rapines : plus de honte , plus de frein. La pauvreté est un objet de mépris dans les autres , & le plus grand des malheurs pour soi-même : la paix est troublée par l'injustice ; le foible est écrasé par la violence & la crainte. Que les provinces soient pillées , que la justice vénale soit mise à l'enchère ; n'en soyons pas surpris : le droit des gens permet de vendre ce qu'on a payé.

C X X X V I I .

LE vice reste & restera toujours au même point , à quelques déplacements près au-delà ou en-deçà : il en est de lui comme des flots de l'Océan , que le flux pousse au-delà des rivages , & que le reflux fait rentrer dans leur lit.

CXXXVIII.

IL faut obliger, sans espoir de retour, ceux qu'on présume devoir être ingrats, & même qu'on sait l'avoir été. Ne plus faire éprouver de bienfaits, parcequ'ils ne sont pas rentrés, c'est les avoir répandus pour qu'ils revinssent: c'est justifier les ingrats, puisqu'enfin il ne leur est honteux de ne pas s'acquitter, que parcequ'il leur est permis de ne pas le faire.

CXXXIX.

ON donne toujours trop tard, quand on donne après la demande: il faut deviner la volonté, prévenir le besoin, & soulager l'homme honnête du pesant fardeau de demander. Il n'y a rien de plus cher que ce qui coûte des prières.

C X L.

DE tous les objets de nos terreurs, le plus puissant est celui qui a le plus de tableaux à montrer. La faim, la soif, la pulmonie, la fièvre chaude, sont des maux aussi graves; mais on ne les voit pas, ils n'ont point de cortège, point d'escorte: les autres sont comme ces grandes armées dont la seule vue décide la victoire.

C X L I.

CET enchaînement nécessaire, cette succession éternelle, d'où résulte la fatalité, c'est l'emblème de nos desirs: la fin de l'un est la naissance de l'autre.

C X L I I.

LA plupart des bienfaiteurs temporisent par vanité, pour ne pas diminuer le nombre des sollicitateurs:

tels sont les Ministres dépositaires de l'autorité royale. Enivrés du long spectacle de leur orgueil, ils croiroient avoir moins de puissance, s'ils ne la montroient à chacun, souvent & à plusieurs reprises. Ils n'accordent jamais sur-le-champ, ni en une seule fois. Ils font le mal brusquement, & le bien lentement.

CXLIII.

M. ALLIUS, ancien Préteur, homme sans conduite, pria Tibere de l'aider à payer ses dettes. L'Empereur lui en demanda le mémoire: ce n'étoit pas faire une largesse, mais une assemblée de créanciers. Il écrivit au bas du mémoire un ordre d'en payer le montant au débauché Allius. Par cette apostille injurieuse, il le soulagea, & du poids

de ses dettes, & de celui de la reconnaissance; il le délivra de ses créanciers sans se l'attacher. Cependant Tibere pouvoit avoir un but; celui d'empêcher qu'on ne l'importunât de pareilles demandes: peut-être cette conduite étoit-elle propre à réprimer, par la honte, l'insatiable avidité des Romains. En matière de bienfait, il faut suivre une route bien différente: celui de Tibere n'en fut pas un, ce fut une note d'infamie; &, pour dire en passant ce que je pense sur ce sujet, il me paroît indécent, même à un Prince, de donner, pour flétrir. Encore ne put-il pas, comme il s'en étoit flatté, se délivrer par là des importuns: peu de temps après, il se trouva des gens qui lui firent la même demande; il

les obligea de motiver leurs dettes, en plein Sénat, & ne leur donna de l'argent qu'à cette condition.

Ce n'est point là une libéralité; c'est une censure : ce n'est pas un secours salutaire, mais une aumône de Prince. Je n'appelle pas bienfait, un don que je ne puis me rappeler sans rougir : il m'a fallu, pour obtenir, comparoître devant un tribunal; & j'ai plaidé ma cause.

CXLIV.

QUAND on est vertueux par hasard, on n'est point sûr qu'on le sera toujours. En supposant même qu'un tel homme fasse ce qu'il doit, il ne le fera pas continuellement, il ne le fera pas également, parcequ'il ne connoît pas les motifs qui le déterminent à agir ainsi. Le hasard,

l'habitude, tireront de lui quelque action honnête; mais il n'aura rien qui l'assure que ce qu'il a fait est honnête.

C X L V.

Nos volontés n'ont pas de but; l'homme ne sait ce qu'il veut, qu'au moment où il veut: nul n'est décidé d'avance à vouloir ou ne pas vouloir. D'un jour à l'autre les jugements changent & se contrarient, &, pour la plupart des hommes, la vie n'est qu'un jeu de hasard.

C X L V I.

I L faut quelquefois tromper celui qu'on oblige, de manière qu'il jouisse du bienfait sans en connaître l'auteur, & qu'il trouve plutôt qu'il ne reçoive le secours dont il a besoin. Quoi! direz-vous, mon

ami ne saura pas qui l'a obligé ?
 Oui, qu'il l'ignore, si cela même fait
 partie du bienfait. D'ailleurs, quand
 il ne sauroit pas qu'il a reçu, je sau-
 rai toujours que c'est moi qui ai
 donné. Foible avantage ! direz-vous
 encore. D'accord, si vous voulez
 placer à intérêt ; mais si vous ne vou-
 lez que donner, vous donnerez de
 la maniere la plus utile pour celui
 que vous obligez : votre propre té-
 moignage vous suffira ; autrement
 vous n'êtes pas sensible au plaisir de
 faire du bien, mais à celui de paroî-
 tre en avoir fait.

CXLVII.

LA convention tacite entre le
 bienfaiteur & l'obligé, c'est que l'un
 oublie sur-le-champ qu'il a donné,
 & que l'autre n'oublie jamais qu'il

a reçu. C'est à l'obligé à parler ; le bienfaiteur doit se taire : sans quoi l'on pourroit lui appliquer ce que disoit un homme à quelqu'un qui se vantoit de l'avoir obligé : Nierrez-vous que je vous aie rendu votre bienfait ? — Quand donc ? — Souvent, & en tous lieux ; autant de fois & en autant de lieux que vous l'avez publié.

CXLVIII.

L'excès de la bienfaisance est aussi vicieux que le défaut. Alexandre fit présent d'une ville à un simple particulier. Celui-ci se rendant justice, & voulant éviter l'odieux d'un tel bienfait, répondit qu'un présent de cette importance n'étoit pas proportionné à sa fortune. « Je n'examine pas, lui dit Alexandre, ce

» qu'il te convient de recevoir, mais
 « ce qu'il me convient de donner ».
 On trouve ce mot héroïque & su-
 blime, & c'est le mot d'un fou. Il
 n'y a pas de convenance absolue :
 elle est toujours relative à la chose,
 à la personne, aux temps, aux biens,
 aux motifs, aux autres circonstan-
 ces sans lesquelles le caractère de
 l'action est indécis.

CXLIX.

CE que par vous-même vous n'au-
 riez jamais découvert, la pauvreté
 vous l'apprendra : elle saura trier
 vos vrais amis, & dissiper ceux qui
 cherchoient en vous autre chose
 que vous-même.

CL.

« CROYEZ-MOI, dit Epicure, un
 « grabat, des haillons, donnent aux

« discours une grandeur plus imposante ». En cet état , on fait plus que parler , on prouve. Pour moi les paroles de notre Démétrius me font une tout autre impression , depuis que j'ai vu ce grand homme nu , étendu sur la paille ; il n'est plus à mes yeux l'interprete , c'est le martyr de la vérité.

C L I.

ON n'est pas obligé , pour avoir reçu ce qu'on n'est pas le maître de refuser. Pour savoir si je consens , laissez-moi libre de ne pas consentir. Cependant il vous a donné la vie. Que m'importe ce qu'on me donne , si le consentement n'est pas réciproque ? Pour m'avoir conservé , vous n'êtes pas mon conservateur.

CLII.

ON n'est jamais autant estimé par un autre que par soi-même.

CLIII.

SOUVENT la grêle passe à côté des champs d'un scélérat pour aller détruire les moissons de l'homme de bien.

CLIV.

IL n'y a pas de loi qui spécifie ce que c'est qu'un ingrat : souvent on l'est, quoiqu'on ait acquitté le bien-fait ; souvent on est reconnoissant, même sans l'avoir acquitté. L'ingratitude est donc un vice dont les tribunaux ne doivent point connoître. Si je cite en justice l'homme ingrat, si j'implore le juge contre lui comme en vertu d'une obligation pécuniaire, ou d'un contrat, ce n'est

plus un bienfait, c'est une créance. L'homme reconnoissant ne sera pas plus louable que celui qui rend un dépôt ou qui paie ses dettes sans se laisser assigner. En un mot, il n'y aura plus de mérite à être reconnoissant, s'il n'y a pas de sûreté à être ingrat.

C L V.

LES Epîtres de Cicéron ne laisseront point périr la mémoire d'Atticus. Ni son gendre Agrippa, ni Tibere mari de sa petite-fille, ni Drusus son arriere-petit-fils, n'auroient pas servi beaucoup à sa gloire. Parmi ces noms illustres le sien ne seroit pas cité, si Cicéron ne l'eût comme associé à son immortalité.

C L V I.

Tous les hommes que la Fortune

a produits sur la scène, dont elle a fait les suppôts & les instrumens du pouvoir d'autrui, tous ont eu de leur vivant du crédit & des flatteurs. Ils sont morts, & leur mémoire après eux s'est bientôt évanouie. Mais la gloire des hommes de génie va toujours en croissant : les hommages de la postérité ne se bornent pas à eux seuls ; ils rejaillissent sur tous les noms attachés à leur mémoire.

CLVII.

IL y a du danger à donner trop de notoriété aux crimes. La honte diminue à mesure que croît le nombre des coupables : un vice général cesse d'être un opprobre.

CLVIII.

C'EST être d'une simplicité digne du vieux temps, que d'ignorer que

l'adultere avec un seul amant n'est plus qu'un mariage ordinaire.

C L I X.

O U E S T l'homme assez grand pour que la fortune ne le mette pas dans le cas d'avoir besoin même des plus petits ?

C L X.

C E n'est pas un sentiment servile qui fait acheter une bonne action en se faisant passer pour criminel.

C L X I.

R I E N de plus aisé que de se dérober aux occupations, quand on en méprise le salaire. C'est ce salaire qui nous retient & nous arrête. Voilà ce que l'homme quitte à regret : s'il déteste les peines, il en chérit les fruits : l'ambition est une maîtresse qu'il querelle. N'en soyez pas la

dupe ; c'est de l'humeur , & non de la haine.

CLXII.

ON n'est plus noble qu'un autre, que quand on a plus de vertu & de talents. Tous ces hommes dont les vestibules sont ornés de portraits, d'une longue suite de noms, de longues généalogies, ont plutôt de l'illustration que de la noblesse.

CLXIII.

IL n'est point d'hommes plus disposés à opprimer les autres, que ceux qui ont appris à faire des outrages à force d'en recevoir.

CLXIV.

LA vertu est si belle, que les méchants eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'approuver les actions vertueuses. Quel est l'homme qui, au

milieu même des crimes & des injustices , n'aspire à la réputation d'homme de bien ; qui ne couvre de quelque apparence d'honnêteté ses actions les plus criminelles ? On ne se conduiroit pas de cette manière , si l'amour de la vertu pure ne nous forçoit à rechercher une réputation qui démente notre conduite , & à cacher une méchanceté dont on rougit , quoiqu'on en desire les fruits. Personne ne s'est assez écarté de la loi naturelle , assez dépouillé du caractère d'homme , pour être méchant pour le plaisir de l'être. Demandez à ces gens qui vivent de rapine , s'ils n'aimeroient pas mieux obtenir par des voies honnêtes les objets qu'ils se procurent à force de brigandages. Le voleur de grand

chemin, qui gagne sa vie en assassinant les passants, aimeroit bien mieux trouver la même somme que de la ravir.

En un mot, vous ne trouverez personne qui n'aimât mieux jouir des fruits de la méchanceté sans la méchanceté même. Une des plus grandes obligations que nous ayons à la Nature, c'est que la lumière de la vertu pénètre dans toutes les ames : ceux mêmes qui ne la suivent pas sont forcés de la voir.

CLXV.

LA volupté est sur les bords de la douleur ; elle y tombe, sans la plus grande justesse d'équilibre.

CLXVI.

L'HOMME ne tombe pas tout-à-coup dans la mort ; il s'avance vers

elle pas à pas. Chaque jour , nous mourons ; chaque jour nous enleve une partie de notre vie , & notre croissence même n'est qu'un décroissement de la vie. Ce n'est pas l'écoulement de la derniere goutte, mais des précédentes , qui vuide une clepsydre : ainsi le jour où l'on cesse de vivre ne fait pas la mort , mais la consomme ; on arrive au terme , mais on étoit en route déjà depuis long-temps. Il y a donc plus d'une mort , celle qui nous enleve n'est que la derniere.

C L X V I I .

SUPPOSEZ l'homme isolé : qu'est-il ? la proie de tous les animaux , la victime la plus foible & la plus facile à immoler. Foible & nu , l'association fait toute sa force. La Na-

ture lui a donné deux ressources, qui, de l'animal le plus exposé à toutes les attaques, en ont fait le plus robuste; la raison, & la société. Ainsi un être qui, pris séparément, eût succombé sous tous les adversaires, est devenu le souverain de la terre: la société lui a donné l'empire sur tous les animaux. Né pour la terre, la société lui a soumis un élément interdit à sa nature, & l'a rendu maître des mers. C'est la société qui repousse les attaques de la maladie, qui procure des soutiens à la vieillesse, & des consolations contre la douleur: c'est la société qui nous inspire du courage contre les assauts de la fortune. Détruisez-la, vous rompez l'unité du genre humain, l'unique soutien de la vie.

C L X V I I I .

LA reconnoissance & l'ingratitude ne peuvent être fondées sur le même principe ; leurs intentions doivent différer comme leurs actions. On est ingrat contre son devoir pour son intérêt : on est reconnoissant contre son intérêt pour son devoir.

C L X I X .

IL vaut mieux faire du bien aux méchants en faveur des bons , que d'en priver les bons à cause des méchants.

C L X X .

CALVISIUS SABINUS , avec les biens d'un affranchi , en avoit le caractère. Sa mémoire étoit infidèle , au point d'oublier les noms d'Ulyse , d'Achille , de Priam ; & pour

tant il avoit la manie d'être savant. Voici l'expédient qu'il imagina. Il achete à grands frais des esclaves, pour retenir l'un Homere, & l'autre Hésiode : les Poëtes lyriques étoient autant de départemens assignés à neuf esclaves. Avec cette recrue, il se met à harceler ses convives. Vouloit-il citer un vers, il trouvoit à ses pieds à qui le demander. Mais le malheur, c'est qu'au milieu de la citation, souvent la mémoire lui manquoit. Satellius Quadratus, un de ces hommes qui vivent aux dépens des riches stupides, qui leur sourient & se moquent d'eux, lui conseilla d'acheter encore des esclaves pour ramasser les miettes de sa mémoire. Néanmoins notre riche croyoit de bonne foi savoir tout ce

qu'on savoit dans sa maison. La sagesse ne peut s'emprunter ni s'acheter; & si elle étoit à vendre, je doute qu'elle trouvât des acheteurs: le débit de la folie est bien plus sûr.

C L X X I.

LES loix protegent ceux mêmes qui les ont violées. Il y a des biens que personne n'obtiendrait, si tout le monde ne les partageoit.

C L X X I I.

DANS la carrière des dignités, la noblesse vaut quelquefois à des gens diffamés la préférence sur des hommes de mérite, mais nouveaux.

C L X X I I I.

CE n'est pas sans raison qu'on a consacré la mémoire des grandes vertus. Il y a plus de plaisir à être homme de bien, quand le souvenir

des services ne meurt pas avec celui qui les a rendus.

CLXXIV.

IL n'y a pas de légèreté à revenir d'une erreur qu'on connoît & qu'on déteste. Il faut avouer ingénument qu'on n'a pas bien vu, qu'on s'est trompé. Persister en pareil cas, ne peut être l'effet que d'un sot orgueil.

CLXXV.

PEU de peres arrivent jusqu'à l'âge où l'on jouit vraiment de ses enfans; les autres n'en sentent que le fardeau.

CLXXVI.

IL me semble que le moment du trépas rend plus courageux que son approche. La présence de la mort, l'impossibilité des'y soustraire, sont,

pour le vulgaire même, des motifs de résignation : ainsi le gladiateur le plus lâche pendant le combat tend la gorge au vainqueur, & conduit lui-même le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas lent & inévitable exige un courage soutenu, bien plus rare, & dont le Sage seul est capable.

C L X X V I I.

J'IGNORE lequel est le plus propre à nous encourager, ou l'homme qui vole au-devant du trépas, ou celui qui l'attend paisiblement & sans trouble. L'audace du premier n'est quelquefois qu'un mouvement de frénésie, un coup de désespoir : la tranquillité de l'autre suppose des principes fermes & inébranlables. La colere suffit pour pousser un homme au-devant de la mort : pour l'intro-

duire avec joie quand elle vient, il faut s'être préparé de longue main à la recevoir.

CLXXVIII.

POUR un Roi il n'y a guere de différence entre refuser de lui donner, ou de recevoir de lui : ces deux refus sont égaux à ses yeux.

CLXXIX.

LE penchant de la nature inspire à l'homme l'amour de lui-même, c'est-à-dire le desir d'éviter ce qui est nuisible, de se procurer ce qui est utile. Ce qui seroit générosité, clémence, compassion, si les autres en étoient les objets, n'est plus qu'un sentiment naturel, quand c'est à nous qu'il se rapporte. Un bienfait est un acte volontaire : travailler à sa propre utilité est un mouvement

nécessaire. On ne s'oblige donc pas soi-même : il n'est pas plus possible de se faire un don qu'un prêt. On ne donne qu'à un autre ; on ne doit qu'à un autre ; on ne rend qu'à un autre.

CLXXX.

L'INGRATITUDE est le crime des sociétés comme des individus.

CLXXXI.

LA maniere la plus adroite de nuire est de se faire remercier même du mal qu'on a fait.

CLXXXII.

IL est mille choses qui, sans être prescrites par la loi, ni autorisées par aucune action, sont pourtant exigibles par l'usage, plus puissant que toutes les loix.

CLXXXIII.

LA perfection de la vertu consiste

dans l'uniformité, la tenue, l'harmonie de la conduite.

CLXXXIV.

L'OUVRAGE est à moitié fait, quand il est commencé : cette maxime est vraie, même en morale. Vouloir devenir bon, c'est l'être en grande partie.

CLXXXV.

N'ALLEZ pas juger un homme heureux parcequ'il a une cour nombreuse. On se rassemble autour du riche, comme au bord d'un lac, pour y puiser & le troubler.

CLXXXVI.

COMBIEN de choses inutiles à apprendre & pourtant bonnes à connoître !

CLXXXVII.

LE Poète Rabirius fait dire un

BIBLIOTHECA MUSEI
ORIENTIS LITTE
Tombo No. 10
MUSEO LIBERARIO

mot sublime à Antoine. Celui-ci voyoit sa fortune passée en d'autres mains; il ne lui restoit plus de pouvoir que celui de mourir; encore falloit-il qu'il se hâtât d'en user. « Je n'ai donc, s'écria-t-il, que ce que j'ai donné » ! Qu'il pouvoit être riche, s'il eût voulu ! Tous ces objets que vous admirez, dans lesquels vous faites consister la richesse & la puissance, tant que vous les possédez ils ont des noms abjects; ce ne sont que des maisons, des esclaves, des écus : quand vous les avez donnés, ce sont des bienfaits.

C L X X X V I I I.

IL n'y a personne que la fortune élève assez pour n'avoir pas d'autant plus besoin d'amis, qu'il a moins besoin de tout le reste.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"

Tombo N.º 27284

MUSEU LITERARIO

UN bien qui manque même à ceux qui les possèdent tous, c'est un ami qui sache dire la vérité; qui arrache au concert trop harmonieux de la flatterie un Grand enivré par la foule des imposteurs, amené jusqu'à l'ignorance du vrai par l'habitude d'entendre des choses douces au lieu de choses honnêtes.

CXC.

LES Princes ont toujours ignoré leurs propres forces: se croyant aussi puissants qu'on le leur persuadoit, ils se sont attiré des guerres inutiles, capables de ruiner leurs Etats; ils ont troublé une paix utile & nécessaire. Emportés par un courroux que personne n'arrêtoit, ils ont fait couler des fleuves de sang, & ont

fini par répandre le leur. En voulant se venger de quelque insulte chimérique, en regardant la clémence comme une honte égale à la défaite, en croyant éternelle une puissance qui n'est jamais plus chancelante que lorsqu'elle est à son comble, ils ont fait écrouler sur eux & leur famille les plus vastes empires : ils n'ont pas compris que sur ce théâtre, décorés d'un éclat vain & passager, ils devoient s'attendre à toutes les infortunes, du moment où la vérité a cessé de pouvoir arriver jusqu'à eux.

C X C I.

DE cette foule de substances qui dispaçoissent à nos yeux pour rentrer dans le sein de la Nature d'où elles sont sorties & sortiront encore,

nul n'est anéantie. Tout cesse, rien ne périt : & cette mort que nous repoussons avec effroi, n'ôte pas la vie ; elle ne fait que la suspendre. Ces destructions apparentes ne sont que des changements de formes.

CXCII.

LES discours consacrés à la vérité doivent être simples & sans apprêts. Une harangue populaire n'a pas le vrai pour base : elle ne veut qu'ébranler la multitude, qu'entraîner dans son cours impétueux le suffrage des ignorants. Les discours du Sage doivent être, comme sa démarche, soutenus & retenus.

CXCIII.

XERXÈS, arrêté au passage des Thermopyles par trois cents Spartiates, apprit par sa défaite la diffé-

rence entre une foule & une armée : mais plus confus que touché de sa perte, il remercia le Lacédémonien Démarate, dont la prédiction s'étoit accomplie, d'avoir seul osé lui dire la vérité, & lui permit de demander ce qu'il voudroit. Démarate demanda la permission d'entrer à Sardes monté sur un char, ayant la tiare droite sur la tête : c'étoit la prérogative des Rois. Il méritoit cette récompense, s'il ne l'eût demandée. Que je plains une nation où le seul homme qui dise la vérité aux Rois, ne sait pas se la dire à lui-même !

C X C I V.

C'EST le caractère des Rois de regretter les morts pour outrager les vivants, & de louer la hardiesse à dire la vérité, dans les hommes de

qui ils ne craignent plus de l'entendre.

CXC V.

IL y a des crimes dont la honte retombe sur celui même qui les punit.

CXC VI.

QUAND on est plus grand que ses voisins, on est grand où l'on vit. La grandeur n'est jamais absolue ; elle ne croît & ne décroît que par comparaison : le même bâtiment, sur un fleuve est un vaisseau ; sur la mer, il n'est plus qu'une barque.

CXC VII.

TRAITEZ votre inférieur comme vous voudriez l'être par votre supérieur. Ne pensez jamais à vos droits sur un esclave, sans songer à ceux qu'un maître auroit sur vous.

K ij

Cet homme que vous appelez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit & meurt comme vous ? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous le voir libre. Pour sauver aux maîtres l'odieux, aux esclaves l'humiliant, de la servitude, nos ancêtres ont donné aux premiers le nom de Peres de famille, aux seconds, celui de Familiers, qu'ils portent encore sur nos théâtres. Une fête même fut instituée, dans laquelle les esclaves avoient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la justice dans l'intérieur de la maison, qui ressembloit pour lors à une petite république. Quoi donc !

recevrai-je tous mes esclaves à ma table? Pas plus que tous les hommes libres. Mais la bassesse des fonctions ne me rendra pas dédaigneux : je me déciderai sur les mœurs, & non sur les offices. Les mœurs, on se les donne; des emplois, la fortune en dispose. Faites manger avec vous celui-ci, parcequ'il en est digne; celui-là, pour qu'il le soit. Les sentiments qu'ils auroient pris dans le commerce des esclaves, une société plus honnête les effacera.

C X C V I I I.

NE dites pas aux Princes ce qu'ils veulent entendre, mais ce qu'ils voudront par la suite avoir toujours entendu.

C X C I X.

C'EST une ancienne coutume des

Rois & de ceux qui les imitent, d'enregistrer tout un peuple d'amis. Leur fol orgueil attache une idée de faveur au droit d'entrer chez eux, & même de toucher le seuil de leur porte. C'est un honneur d'être assis le plus près de cette porte, de mettre le pied avant les autres dans l'intérieur d'un palais, où d'autres portes sont ensuite fermées pour ceux mêmes à qui les premières ont été ouvertes.

C C.

QUELQU'UN, pour consoler Rutilius de son exil, lui disoit que la guerre civile ne tarderoit pas à s'allumer, & que bientôt les exilés auroient la liberté de revenir. Quel mal t'ai-je fait, répondit ce grand homme, pour me souhaiter un re-

tour plus affreux que ma fuite ? J'aime mieux que ma patrie soit honteuse de mon exil, qu'affligée de mon retour.

CCI.

IL vaut mieux que deux individus souffrent une injustice, que le corps des citoyens une calamité publique.

CCII.

QUAND un guerrier souhaite la gloire, c'est la guerre qu'il desire.

CCIII.

SOUS un bon gouvernement, le Prince possède tout à titre de souveraineté, & les citoyens à titre de propriété.

CCIV.

C'EST être indifférent & peu sensible, que d'avoir besoin de la vue des lieux pour se rappeler un ami

absent : mais il peut se faire que les pays où il se plaisoit réveillent en nous le besoin de sa présence , & que , toujours vivante , mais tranquille au fond du cœur , sa mémoire nous remue plus fortement en ces lieux. Ainsi , après la mort d'un objet chéri , la douleur , quoiqu'adoucie par le temps , se renouvelle à la vue de son esclave , de sa maison , d'un habit qu'il portoit.

C C V.

R I E N de plus commun que de franchir les limites des autres ; rien de plus rare que de s'en donner à soi-même.

C C V I.

L A communauté entre amis n'est pas comme entre des associés , qui ont chacun leur part distincte ; mais

comme entre un pere & une mere, qui, ayant deux enfans, n'ont pas chacun le leur, mais en ont deux chacun.

CCVII.

UN Pythagoricien avoit acheté d'un cordonnier une chaussure de peu de valeur, sans avoir d'argent sur lui. Au bout de quelques jours, il revient à la boutique pour payer : il la trouve fermée ; il frappe à plusieurs reprises. Vous perdez votre peine, lui dit un voisin ; celui que vous cherchez est mort & réduit en cendres : il est triste pour nous de perdre pour toujours nos amis ; mais nullement pour vous qui savez qu'ils doivent renaître. Ce voisin se moquoit de la métempychose pythagorique. Le Philosophe rem-

porta de grand cœur ses trois ou quatre deniers, les faisant sonner de temps en temps : mais s'étant apperçu du plaisir que lui caufoit ce gain fortuit, il se reprocha cette joie secrete qu'il éprouvoit en se voyant dispensé de payer : il retourne donc à la même boutique, en disant : « Il vit pour toi, paie ta « dette ». Alors, à travers la fente de la porte, il fit entrer les quatre deniers dans la boutique pour se punir de sa cupidité, & pour ne pas s'accoutumer au bien d'autrui.

C C V I I I.

CICÉRON disoit que quand on lui donneroit le double du temps, il n'en trouveroit pas pour la lecture des poëtes lyriques. J'en dis autant des dialecticiens ; ce ne sont que des

sous plus tristes : du moins les lyriques perdent le temps de bonne foi ; mais ceux-là ont la manie de se croire importants.

CCIX.

LA peur conseille toujours très mal.

CCX.

VOTRE indulgence peut ramener vers vous un ami ingrat ; mais , à coup sûr , vos reproches ne le rendront pas meilleur. N'endurcissez pas son front ; laissez-lui le peu de honte qui lui reste : souvent un reproche trop articulé la fait totalement disparaître. On ne craint point d'être ce qu'on paroît : un homme pris sur le fait perd toute pudeur.

CCXI.

LE bienfait est une espece de

Tome I.

L

consécration ; il peut mal réussir , mais il n'en est pas moins bien placé. Celui que nous avons obligé n'est pas tel que nous croyions ; eh bien ! soyons tels que nous avons été ; ne lui ressemblons pas.

C C X I I.

LES informations sont toujours au désavantage du supérieur ; sa réputation en souffre toujours.

C C X I I I.

LE regret de la perte de ses proches est un sentiment naturel lorsqu'il est modéré : mais l'opinion va bien plus loin que les ordres de la nature. Il n'est pas d'animal qui conserve plus long-temps le regret de ses petits , que l'homme : c'est qu'il nourrit lui-même sa douleur , & s'afflige , non pas à proportion de

ce qu'il sent, mais de ce qu'il veut sentir.

CCXIV.

NOUS nous regardons comme des êtres privilégiés, nous croyons avoir pris une route plus sûre que les autres, & les malheurs d'autrui ne sont jamais des avertissements pour nous.

CCXV.

LE regret de ce qu'on n'a plus rend injuste pour ce qui reste.

CCXVI.

LES funérailles des enfants sont toujours prématurées quand la mere y assiste.

CCXVII.

LE terme de la vieillesse n'est pas plus le même pour tous les hommes, qu'il n'est le même pour tous

les animaux. On ne meurt jamais trop tôt, quand on ne pouvoit pas vivre plus long - temps qu'on n'a vécu.

C C X V I I I.

NOTRE erreur générale est de ne croire approcher de la mort que dans la vieillesse & le déclin de l'âge, tandis que l'enfance, la jeunesse & les autres périodes de la vie conduisent au même but. L'enfance est engloutie par l'âge puérile, celui-ci par la puberté, la puberté par la jeunesse, la jeunesse par la vieillesse. Calculez bien & vous verrez que nos accroissemens ne sont que des pertes.

C C X I X.

PERSONNE ne voudroit de la vie, s'il ne la recevoit à son insu.

CCXX.

LE faite des grandeurs en est aussi le terme. La chute est proche quand il ne reste plus de progrès à faire.

CCXXI.

IL n'y a point de condition si abjecte, qui ne laisse l'espérance de se venger de l'homme même le plus élevé en dignité : on est toujours assez puissant pour nuire.

CCXXII.

ON regarde ordinairement comme justes, les passions qu'on reconnoit en soi.

CCXXIII.

IL n'y a personne qui puisse totalement s'absoudre : si l'on se dit irréprochable, c'est relativement aux témoins, & non à sa propre conscience.

C C X X I V .

C E L U I que la colere rend plus courageux, ne le seroit plus sans elle. Ainsi elle n'aide pas le courage, mais elle en tient lieu.

C C X X V .

P O U R punir les délits & les crimes, il ne faut pas un juge irrité. L'homme qui punit doit être tranquille comme la loi, puisque la punition n'est utile qu'autant qu'elle est décernée avec jugement : de là ce mot de Socrate à son esclave : « Je te battois, si je n'étois en « colere. »

C C X X V I .

N E croyez pas ce que dit l'éloquent Tite Live : « c'étoit une ame « plutôt grande que vertueuse ». Ces deux qualités sont inséparables :

il faut ou être vertueux, ou renoncer à être grand.

CCXXVII.

L'HOMME de bien voit la prospérité des méchants sans envie, comme il voit leurs crimes sans colere. Un bon juge condamne, & ne hait pas.

CCXXVIII.

LA honte du crime diminue dans la même proportion que l'audace de le commettre s'accroît.

CCXXIX.

ON prodigue tous les jours des éloges à des actions qui sont des crimes lorsqu'on peut les punir.

CCXXX.

Si vous vous emportez contre les jeunes gens & les vieillards parcequ'ils pechent, emportez-vous donc

aussi contre les enfants parcequ'ils pécheront un jour.

C C X X X I.

LES habitants des zônes tempérées ont presque toujours été les maîtres des autres peuples : au nord, & dans les pays froids, les ames sont farouches, &, comme dit un poëte, semblables à leur ciel.

C C X X X I I.

QUE la vie des enfants soit frugale, leurs vêtements simples, & en tout semblables à ceux de leurs camarades. On ne s'offense point des comparaisons, quand on n'a jamais été accoutumé aux distinctions.

C C X X X I I I.

IL faut se garder à la fois de nourrir dans les enfants la colere, & d'émousser la pointe d'un heureux

naturel : cette double attention demande le discernement le plus fin. En effet les vertus qu'il faut cultiver, & les vices qu'il faut étouffer, se nourrissent souvent des mêmes aliments.

C C X X I V.

QUAND votre élève aura mérité vos éloges par ses actions, qu'il s'en estime davantage, mais qu'il ne s'enorgueillisse pas : l'orgueil est bientôt suivi de la vanité ; & celle-ci, de la présomption.

C C X X V.

L'INDULGENCE qu'on a pour les fils uniques, & la liberté dont jouissent les pupilles, sont des sources inévitables de corruption. Comment un enfant à qui l'on n'a jamais rien refusé, dont la mere inquiete

a fans cesse esuyé les larmes, & qui a toujours eu raison vis-à-vis de son maître, pourra-t-il résister aux offenses? La colere est toujours proportionnée à la fortune : elle se montre sur-tout dans les riches, les nobles & les magistrats, lorsque la prospérité a encore accru leur vanité naturelle. Le bien-être est l'aliment de la colere, sur-tout lorsqu'une foule d'adulateurs ne cesse de caresser vos oreilles superbes, de vous répéter que vous ne gardez pas votre rang, que vous vous compromettez, & d'autres propos de cette nature auxquels un esprit sage & pourvu de principes auroit peine à résister.

C C X X X V I.

L'ÉDUCATION demande le plus

grand soin, parcequ'elle influe sur toute la vie : rien de plus facile que de façonner une ame encore tendre; rien de plus difficile que de déraciner des vices qui se sont accrus avec nous.

CCXXXVII.

UN vice trop ordinaire à la nature humaine, c'est de croire aisément ce qu'on entend à regret.

CCXXXVIII.

ON connoît l'histoire de ce tyranicide qui, ayant été arrêté avant d'avoir consommé son entreprise, dans la torture que lui fit souffrir Hippias pour savoir le nom de ses complices, dénonça tous les amis du tyran qui l'environnoient, & qu'il savoit s'intéresser le plus à sa conservation. Hippias, après les avoir

fait tous tuer, à mesure qu'il les nommoit, lui demanda s'il restoit encore quelqu'un : « Toi seul, répondit-il : je ne t'ai laissé que toi à qui tu fusse cher. »

C C X X X I X.

UN Sybarite voyant un ouvrier creuser la terre, & soulever sa bêche avec effort, se plaignit que ce travail le fatiguoit, & défendit qu'on le fit à l'avenir en sa présence. Il faut être perdu de mollesse pour souffrir de la fatigue d'autrui. Le même homme se plaignoit d'avoir été incommodé par les plis des feuilles de roses sur lesquelles il s'étoit couché.

C C X L.

IL en coûte beaucoup de temps & d'ennui aux autres, pour mériter qu'on dise : Voilà un homme bien

savant. Contentons-nous d'un titre moins relevé, & qu'on dise de nous: Voilà un homme de bien. Quoi! je passerois mon temps à parcourir les annales de toutes les nations, pour chercher qui le premier a composé des vers! je calculerois combien de temps s'est écoulé entre Orphée & Homere! j'examinerois toutes les notes d'Aristarque sur les poésies des autres, & toute ma vie se consumeroit sur des syllabes! Ai-je donc oublié ce précepte si salutaire: Ménagez bien le temps. N'apprendrai-je jamais à ignorer quelque chose? Il vaut mieux ne rien savoir que de savoir des riens.

CCXLI.

IL n'est point de philosophie sans vertu, ni de vertu sans philosophie.

Tome I.

M

La philosophie est la recherche de la vertu, mais par le moyen de la vertu même : or, on ne peut ni avoir la vertu sans l'aimer, ni l'aimer sans l'avoir. Quand on veut frapper un objet éloigné, le tireur & le but peuvent être dans des lieux différents ; le chemin qui conduit à une ville est hors de la ville : il n'en est pas de même de la vertu ; c'est par elle-même qu'on y tend : la philosophie & la vertu sont donc intimement unies.

C C X L I I .

POUR s'occuper sérieusement à peser en quoi consiste l'essence des richesses & de la pauvreté, ce que c'est qu'être pauvre ou riche, il faut avoir bien du loisir. Ne vaudroit-il pas mieux ôter à la pauvreté ses

pointes, & aux richesses leur orgueil, que de disputer sur les mots, comme si l'on avoit tout fait pour les choses? Supposons-nous mandés à une assemblée où l'on porte une loi pour l'abolissement des richesses: sera-ce avec de vains arguments empruntés des Stoïciens ou des Péripatéticiens, que nous pourrons convaincre ou dissuader?

CCXLIII.

POURQUOI rechercher si Pénélope étoit peu chaste, ou si elle en a imposé à son siècle? si elle soupçonnoit, avant d'en être sûre, que celui qu'elle voyoit étoit Ulysse? Apprenez-moi ce que c'est que la pudeur, & quels biens elle procure; si c'est dans l'ame ou dans le corps qu'elle consiste. Vous m'enseignez

comment des voix graves & aiguës peuvent s'accorder ; comment des cordes dont les résonnances sont différentes peuvent produire une harmonie. Eh ! c'est dans les diverses facultés de mon ame qu'il faut établir l'harmonie ; ce sont mes projets dont il faut empêcher la discorde. Vous me montrez quels sont les tons plaintifs ; montrez-moi plutôt comment on étouffe dans l'adversité les accents de la plainte.

C C X L I V.

CELUI qui a besoin des richesses craint pour elles ; & la crainte est le poison de la jouissance. Occupé d'accroître ses biens, on oublie d'en faire usage : à force de recevoir des comptes, de fréquenter la place, de feuilleter des registres, de maître

on devient homme d'affaires.

CCXLV.

Tous les crimes sont complets, quant au délit, même avant de produire leur effet.

CCXLVI.

SUR le point de recevoir des nouvelles de mes affaires de Rome, je ne me suis point pressé de savoir en quel état elles étoient : depuis long-temps il n'y a plus pour moi ni pertes ni profits. Je devrois avoir cette façon de penser, quand même je ne serois pas vieux, mais à bien plus forte raison dans un âge où, quelque peu que je possède, il me restera plus de provisions que de chemin à faire ; sur-tout étant dans une carrière qu'il n'est pas nécessaire de fournir toute entière.

M iij

Un voyage est imparfait quand on s'arrête à moitié chemin, ou en-deçà du terme qu'on s'étoit proposé : mais la vie n'est jamais imparfaite, quand elle est honnête : quelque part que vous la terminiez, si vous la finissez bien, elle est complete.

CCXLVII.

L'ORATEUR Cœlius étoit très colere. Il soupoit un jour avec un de ses clients, homme d'une patience sans bornes, mais qui sentoit combien il lui seroit difficile de prévenir toute altercation dans un pareil tête-à-tête ; il prit le parti d'être toujours de son avis, & de s'en tenir à un rôle subalterne. Cœlius ne put souffrir cette humeur accommodante, & lui cria : « Sachez donc

« me contredire, afin que nous
« soyons deux. »

CCXLVIII.

ON n'aime point sa patrie comme grande, mais comme patrie.

CCXLIX.

LE succès n'est pas de la juridiction du Sage : nous commençons les choses, & la fortune les acheve.

CCL.

LES prieres & les vœux font partie du destin.

CCLI.

INVOQUER la mort, c'est mentir.

CCLII.

LA servitude la plus gênante de la grandeur est de ne pouvoir en descendre.

CCLIII.

EST-IL rien de plus malheu-

reux qu'un homme qui laisse échapper tous les bienfaits, & qui ne met que les torts en réserve ? La sagesse, au contraire, embellit tous les services qu'elle a reçus ; elle les relève à ses propres yeux ; leur souvenir est pour elle une volupté continue. Les méchants n'ont jamais qu'un moment de plaisir, c'est celui où ils reçoivent un bienfait : mais ce même bienfait procure au sage une joie durable & sans fin. Il ne fait pas attention aux injures qu'on lui a faites ; il les oublie, moins par inadvertence que par sagesse : loin d'interpréter tout en mal, il ne cherche pas même à qui s'en prendre des maux qu'il éprouve ; il aime mieux attribuer à la fortune les torts que les hommes ont

avec lui. Il ne calomnie pas les discours ni les visages ; il soulage son infortune par des explications favorables , & se souvient moins de l'offense que du bienfait ; il se maintient le plus qu'il peut dans le souvenir le plus agréable ; il ne change de sentiments pour ses bienfaiteurs qu'après des outrages réitérés , & visibles même pour les yeux les plus foibles ; encore son changement se réduit-il à être , après l'injure , ce qu'il étoit avant le bienfait. En effet , quand l'injure est égale au bienfait , il reste encore quelque bienveillance dans l'ame. Un accusé est absous quand il y a égalité de voix parmi ses juges ; & , dans les cas douteux , l'humanité penche toujours vers le parti de la

douceur : de même le sage , si les services & les torts sont égaux , cessera bien de devoir , mais il ne cessera pas de vouloir être endetté ; il fera comme ceux qui paient , nonobstant l'abolition des dettes.

CCLIV.

J E fais un cours de philosophie. C'est s'y prendre de bonne heure ! direz-vous. Eh ! pourquoi non ? N'est-ce pas le comble de la folie que de ne pas apprendre parcequ'on n'a point appris ? Mais quoi ! je vais donc faire le rôle d'étudiant , de jeune homme ? Plût à Dieu que ce travers , si c'en est un , fût le seul de ma vieillesse ! Il faut apprendre tant qu'on ignore , & même tant que l'on vit. Sachez pourtant que dans l'école où je vais m'instruire

j'enseigne aussi quelque chose. Vous êtes curieux de savoir ce que j'enseigne ? c'est qu'il faut apprendre jusques dans la vieillesse.

CCLV.

DANS le cas où l'injure a surpassé le bienfait, l'homme vertueux cherche à se faire illusion à lui-même ; il ajoute au bienfait, & retranche à l'offense. Mais un juge moins rigoureux, comme je préférerois de l'être, oubliera l'injure pour ne se souvenir que du service. Sans doute il est conforme à la justice de rendre à chacun ce qui lui est dû, à un bienfait la reconnoissance, à une offense le talion, ou au moins le ressentiment ; mais ce ne sera que dans le cas où l'offense & le bienfait ne viendront pas de la

même personne. Si c'est le même homme qui nous a obligés & outragés, le bienfait doit anéantir l'offense. Quand même il n'y auroit pas eu de service antérieur, il eût fallu lui pardonner; mais si l'offense vient après les bienfaits, on lui doit plus qu'un pardon.

CCLVI.

VOUS me demandez pourquoi cette affectation de préférer les maximes d'Epicure à celles de nos Philosophes : mais pourquoi dites-vous qu'elles sont à Epicure, & non pas au public ? Combien de mots dans les Poètes, que les Philosophes ont dits ou ont dû dire ! Sans parler de nos tragédies, ni de nos drames mixtes, dont le ton est grave & le genre moyen entre le comique &

le tragique, combien de vers sublimes prostitués à des farceurs ! combien, dans Publius, de sentences plus dignes du cothurne que du brodequin ! Mais un autre motif me porte encore à citer les adages d'Epicure. Ces hommes qui n'adoptent sa philosophie que par des vues criminelles, qui la regardent comme un manteau propre à couvrir leurs vices, apprendront par là que Dans toutes les sectes ils seront réduits à vivre honnêtement. Arrivés à la porte des jardins, ils liront avec transport cette inscription : « Passant, tu peux rester ici, la
« Volupté seule y donne des loix. »
Bientôt le gardien de ces lieux les aborde avec l'air affable de l'hospitalité ; il leur sert de la farine dé-

trempée, il leur verse l'eau en abondance. N'êtes-vous pas bien traités ? leur dit-il : vous le voyez ; ici les mets n'irritent pas la faim, mais ils l'appaissent ; les boissons n'augmentent pas la soif, mais elles l'éteignent de la manière la plus naturelle & la moins coûteuse. Voilà les voluptés où j'ai vieilli. Voilà nos remèdes contre les besoins qui ne donnent pas de prise à la raison, & qu'on ne fait taire qu'en leur accordant quelque chose. Quant aux besoins qui ne sont pas dans l'ordre, qu'on peut ou différer à satisfaire, ou réprimer, ou étouffer, ne les regardez pas comme naturels & indispensables : vous ne leur devez rien ; vos dépenses, si vous en faites, sont volontaires. Au lieu que l'es-

tomac n'entend pas la morale, il demande, il crie : & cependant c'est un créancier peu exigeant ; on s'en débarrasse à peu de frais, pourvu qu'on lui paie ce qu'on lui doit, & non pas tout ce qu'on peut.

CCLVII.

DÉMOCRITE dit : « Un seul homme est pour moi le peuple, & le peuple un seul homme ». J'admire encore cette réponse ; l'auteur est inconnu : on lui demandoit pourquoi tant soigner un ouvrage fait pour très peu de personnes : « Je veux, dit-il, peu de lecteurs, un seul, point du tout ». Le mot d'Epicure n'est pas moins remarquable : il écrivoit à un de ses compagnons d'étude : « Ceci est pour nous, & non pour la multitude ;

« nous sommes un assez grand
« théâtre l'un pour l'autre ». Voilà
les maximes dont il faut vous pénétrer pour vous mettre au-dessus du plaisir qu'inspire l'approbation générale. Le peuple vous loue ? beau sujet de vanité, qu'un mérite senti par le peuple ! Votre mérite, c'est en vous-même qu'on doit le trouver.

C C L V I I I .

LES bienfaits & la concorde sont la base de la vie humaine : ce n'est pas la terreur, mais l'affection & les secours mutuels qui forment l'association générale.

C C L I X .

IL est impossible de plaire à la multitude quand on aime la vertu. C'est par de mauvaises voies qu'on

obtient la faveur du peuple : il ne peut vous l'accorder, si vous n'êtes comme lui ; ni vous approuver, s'il ne se reconnoît en vous. Le vrai juge de vos actions, ce n'est pas le peuple, c'est vous-même. On n'acquiert l'amitié des hommes corrompus qu'à force de corruption. Quel avantage procure donc cette philosophie si vantée, & cet art supérieur à tous les arts ? l'avantage de préférer son jugement à celui du peuple, de peser les suffrages au lieu de les compter, de fouler aux pieds la crainte & des hommes & des Dieux, en un mot, de vaincre la douleur ou de la terminer. Si j'entendois frémir autour de vous les acclamations de la populace ; si votre vue excitoit le même tu-

multe, les mêmes applaudissemens que l'entrée d'un bateleur ; si, dans la ville entiere, les femmes & les enfans s'empressoient à chanter vos louanges, j'aurois pitié de vous. Et pourquoi ? c'est que je connois la route qui mene à cette faveur.

C C L X.

IL y a des lieux mal sains pour les corps même les plus robustes, & des professions nuisibles aux ames honnêtes mais encore chancelantes. Aussi n'approuvé-je pas ces Philosophes qui, passionnés pour une vie tumultueuse, passent leurs jours à lutter contre les obstacles. Le Sage endure les traverses, mais ne va pas les chercher ; il aime mieux vivre dans un état de paix que de guerre : & que lui serviroit d'être débarrassé

de ses vices, s'il a ceux des autres à combattre ?

CCLXI.

LA sagesse veut qu'on apprenne à mourir. Peut-être trouverez-vous inutile d'étudier si long-temps ce qu'on ne pratique qu'une seule fois ; & voilà précisément pourquoi nous devons nous exercer à la mort. Il faut toujours apprendre, quand on n'est jamais sûr de savoir. Vous dire, Pensez à la mort ; c'est vous dire, Pensez à la liberté. En apprenant à mourir on désapprend à servir : on se met au-dessus ou du moins à l'abri du pouvoir des tyrans.

CCLXII.

QUE les Écrivains les plus estimés soient la base de vos lectures :

revenez-y toujours après les diver-
sions que vous vous serez permises :
acquérez chaque jour quelque res-
source nouvelle contre la pauvreté,
contre la mort, contre les autres
fléaux : de la foule d'objets que
vous aurez parcourus, recueillez
une maxime pour en faire la nour-
riture de votre journée. Cette mé-
thode est la mienne : je lis beau-
coup, & je mets quelque chose en
réserve. Voici ma récolte d'aujour-
d'hui : elle est due à Épicure ; car j'ai
l'habitude de passer dans le camp
de l'ennemi, mais en espion plutôt
qu'en déserteur. « Souvent l'acqui-
« sition des richesses est le change-
« ment & non le terme de la mi-
« sere ». Je n'en suis pas surpris.
Le vice n'est pas dans la chose, mais

dans la personne : il rendoit la pauvreté à charge ; il rend la richesse onéreuse. Il n'importe guere qu'un malade soit couché dans un lit d'or ou de bois : par-tout où on le transporte, il emmene son mal avec lui. Ainsi une ame corrompue ne se trouve pas mieux de la richesse que de l'indigence : son mal la suit par-tout.

CCLXIII.

COMBIEN d'hommes ne sont retenus que par l'impuissance de mal faire ! Donnez-leur des forces, le vice ne tardera pas à se produire, la prospérité lui ouvre la porte ; & , pour développer leur méchanceté, il ne faut qu'une occasion. La cruauté, l'ambition, la débauche, pour égaler certains hommes aux

plus grands scélérats, n'attendent souvent que des faveurs de la fortune. Voulez-vous connoître leurs dispositions ? proportionnez-y leur puissance.

CCLXIV.

IL y a des vœux clairs, prononcés, spécifiés ; il y en a d'autres qui ne sont qu'implicites & généraux. Par exemple, je souhaite une vie honnête : mais une vie honnête est le résultat de mille éléments divers ; elle renferme & le tonneau de Regulus, & la blessure où Caton plongea sa main, & l'exil de Rutilius, & la coupe empoisonnée qui fit passer Socrate du cachot dans les cieux. Ainsi, desirer une vie honnête, c'est desirer implicitement toutes ces conditions, souvent indispen-

sables pour vivre honnêtement.

CCLXV.

C'EST un grand bien, c'est un avantage assuré, c'est être indépendant, que de n'avoir rien à demander, & de laisser passer les assemblées auxquelles la Fortune préside. Lorsque les tribus du peuple sont convoquées, lorsque les candidats attendent avec inquiétude leur sort dans les temples voisins; tandis que l'un promet de l'argent, qu'un autre le dépose, & qu'un troisième use, à force de baisers, les mains de ceux à qui il ne voudroit pas laisser toucher les siennes s'il avoit obtenu la place qu'il sollicite; enfin tandis que tous attendent en suspens la voix du crieur, n'est-il pas bien agréable de demeurer specta-

teur oisif au milieu de cette espee de foire, sans y prendre aucune part, ni par des achats, ni par des ventes ?

C C L X V I.

RIEN de plus honteux que le vœu de Mécene, qui ne refuse, ni les infirmités, ni la difformité, ni même les supplices les plus aigus, pourvu qu'au milieu de ces souffrances il conserve la vie. « Rendez, dit-il, mes mains débiles, « rendez mes pieds foibles & boiteux, élevez une bosse sur mon « dos, ébranlez toutes mes dents, « tout ira bien si vous me laissez « la vie : conservez-la-moi, même « en me mettant en croix ». Que souhaiter à un pareil homme, sinon que les Dieux l'exaucent ? O

honte ineffaçable de ces vers efféminés ! monument odieux de la crainte la plus folle ! Il souhaite les plus grands maux , & , ce qu'il y a de plus terrible encore , leur prolongation ; & pourquoi ? pour vivre plus long-temps ! Mais qu'est-ce que vivre de cette manière ? c'est perdre la vie en détail ; c'est mourir long-temps.

CCLXVII.

VOUS verrez un grand nombre d'auditeurs pour qui l'école d'un Philosophe n'est qu'un lieu de diversion & de repos : leur but n'est pas d'y déposer quelques vices , d'y puiser quelques regles de conduite sur lesquelles ils rectifient leurs mœurs , mais de procurer quelque plaisir à leurs oreilles. Il y en a pour-

tant quelques uns qui viennent avec des tablettes ; mais c'est pour recueillir, non des choses, mais des mots, qu'ils répètent sans fruit pour les autres, comme ils les ont entendus sans utilité pour eux-mêmes.

Pour moi, quand j'entendois Attalus déclamer contre les vices & les erreurs du genre humain, j'avois pitié des hommes, & je le regardois comme un être d'un ordre supérieur. Il se disoit Roi ; mais je trouvois qu'il étoit plus qu'un Roi, puisqu'il citoit les Rois eux-mêmes au tribunal de sa censure. Mais lorsqu'il se mettoit à faire l'éloge de la pauvreté, à prouver que tout ce qui sort des bornes du besoin n'est qu'un poids superflu, onéreux pour celui qui le porte, j'étois sou-

vent tenté de sortir pauvre de son école. Quand il déclamoit contre les voluptés, quand il louoit la continence, la sobriété, le détachement des plaisirs, non seulement illicites, mais même superflus, je brûlois de mettre des bornes à ma gourmandise & à ma délicatesse. C'est de là qu'il m'est resté quelques principes de morale. Je m'étois jetté avec ardeur sur tout; mais ensuite, égaré dans le tourbillon de la ville, je n'ai conservé que fort peu de ces maximes. C'est à lui que je dois le vœu que j'ai fait de renoncer pour ma vie aux huîtres & aux champignons: ce ne sont pas des aliments, mais des objets de volupté, des stimulans qui excitent l'appétit de ceux qui déjà sont rassa-

liés ; ils passent facilement , & font place à de nouveaux morceaux , avantage inestimable pour des gloutons qui entassent dans leur estomac plus qu'il ne peut contenir. C'est de lui que j'ai appris à m'abstenir d'odeur , persuadé que la meilleure odeur pour le corps est de n'en point avoir. C'est à lui que je dois le renoncement total au vin & au bain. Je regarde comme une volupté inutile de cuire mon corps & de l'épuiser à force de transpiration. Attalus faisoit l'éloge d'un lit dur : celui dans lequel je couche , à mon âge , l'est assez pour qu'on n'y remarque pas l'empreinte de mon corps.

Je vous ai rapporté ces détails personnels , pour vous montrer

combien seroit ardent le premier feu des jeunes gens pour la vertu, s'ils trouvoient quelqu'un qui les exhortât & leur donnât l'impulsion. Mais il y a de la faute, & de la part des maîtres, qui nous enseignent à disputer plutôt qu'à nous conduire, & de la part des disciples, qui préfèrent la culture de leur esprit à celle de leur ame. Ainsi la philosophie est devenue une philologie. Apprenons à changer en actions ce qui n'étoit que des mots. Il ne s'agit pas de m'entretenir, mais de me gouverner. Tout ce que disent ceux qui ont appris la philosophie comme un métier lucratif, tout ce qu'ils débitent à la multitude qui les applaudit, ne leur appartient pas ; c'est ce qu'ont dit

Platon, Zénon, Chryssippe, Posidonius, & la foule innombrable des Philosophes. Comment prouveront-ils que leurs dogmes leur appartiennent ? Je vais le leur apprendre : qu'ils fassent ce qu'ils disent.

C C L X V I I I.

C E U X qui se plongent dans le luxe veulent que l'on parle d'eux pendant qu'ils vivent ; ils croiroient avoir perdu leur temps, si l'on n'en disoit rien : ils sont donc mécontents lorsqu'ils ne font point des choses propres à faire du bruit. Beaucoup de gens mangent leur bien ; beaucoup de gens ont des maîtresses : si l'on veut se distinguer parmi eux, il faut non seulement donner dans le luxe, mais encore se faire

remarquer par quelque extravagance notable. Dans une ville si affairée on ne parle pas des sottises ordinaires.

CCLXIX.

IL y a des gens qui ont fait du mépris leur sauve-garde. On foule aux pieds celui qu'on méprise : mais on passe outre ; on ne s'acharne pas contre lui ; on ne se donne pas la peine de méditer sa ruine. Sur le champ de bataille même on passe à côté de l'ennemi couché par terre, pour attaquer celui qui est debout.

CCLXX.

ARISTON de Chio exclut de la morale toute la partie des préceptes, qu'il croit ne convenir qu'à un pédagogue, & non à un Philosophe, comme si le Sage étoit autre chose

que le pédagogue du genre humain !

C C L X X I.

IL n'y a plus de paix pour l'homme qui s'inquiète de l'avenir, qui se rend malheureux même avant le malheur, qui prétend s'assurer jusqu'à la fin de sa vie la possession des objets auxquels il attache son bonheur. Le repos est perdu pour un tel homme ; l'attente de l'avenir lui enlèvera même le présent dont il pouvoit jouir. Le regret & la crainte des pertes sont deux états également douloureux pour l'ame.

C C L X X I I.

IL y a quantité de choses que nous voulons nous donner l'air de souhaiter, quoique nous ne nous en soucions aucunement. L'auteur

d'une longue histoire écrite en caractères très menus avec des marges très étroites, après en avoir lu une grande partie, dit : « Messieurs, je « cesserai si vous me l'ordonnez ». Continuez, continuez, s'écrient aussitôt des gens qui voudroient qu'un accident soudain le rendît muet.

CCLXXIII.

IL y a des animaux, dit Platon, dont la morsure est insensible, tant la finesse de leur dard nous déguise le danger ; l'enflure cependant ne nous permet pas de douter de la piquure, quoique dans cette enflure même on n'apperçoive aucune trace de blessure. La même chose vous arrivera dans le commerce des Sages ; vous ne distinguerez pas com-

ment ni quand il vous est utile ; mais vous vous appercevrez qu'il vous l'a été.

CCLXXIV.

DANS quelle erreur sont les hommes qui desirerent d'étendre leur domination au-delà des mers ; qui se regardent comme souverainement heureux quand ils ont conquis, à l'aide de leurs soldats, plusieurs provinces ; quand ils en ont ajouté de nouvelles aux anciennes ! ils ne connoissent pas d'autre moyen d'égaliser leur empire à celui des Dieux. Le plus grand des empires est celui qu'on exerce sur soi-même. Qu'on m'apprenne combien est sacrée la justice, vertu qui se dévoue au bien d'autrui sans desirer autre chose que d'être utile à

tout le monde. Qu'on m'apprenne à n'avoir plus rien à démêler avec l'ambition & la renommée, à ne rechercher d'applaudissemens que les miens. Qu'on me persuade que je dois être juste gratuitement, c'est trop peu ; que je dois sacrifier ma propre personne à l'exercice de cette vertu, la plus belle de toutes, afin que mes idées s'éloignent le plus qu'il est possible de l'intérêt personnel.

CCLXXV.

COMBIEN de faussetés ont l'apparence du vrai ! Prenons toujours du temps ; il découvre la vérité.

CCLXXVI.

LES passions sont aussi peu propres à l'exécution qu'au commandement.

CCLXXVII.

TACHONS de rendre notre vie semblable aux métaux précieux, qui ont beaucoup de pesanteur sous un petit volume : c'est par les actions, & non par la durée, qu'il faut la mesurer. Il est possible & même ordinaire d'avoir vécu peu quoique long-temps.

CCLXXVIII.

J E suis un malade qui n'ai pas la folle prétention de guérir personne. Couché dans la même infirmerie, je m'entretiens avec vous, Lucilius, de nos souffrances communes : je vous fais part des remèdes que je sais ; & les discours que vous entendez, c'est à moi-même qu'ils s'adressent. Je vous introduis au fond de ma conscience ; & là, de-

vant vous, je fais la guerre à mes
 vices; je m'écrie : « Calcule tes an-
 « nées, & tu rougiras d'avoir en-
 « core les goûts & les projets de ton
 « enfance. Avant de mourir, fais
 « mourir tes vices. Laisse là ces
 « plaisirs tumultueux qui coûtent
 « si cher, qui font autant de mal
 « après qu'avant la jouissance. De
 « même que l'inquiétude ne finit
 « pas avec le crime, eût-il été com-
 « mis en secret : ainsi les voluptés
 « passent, & le repentir nous reste;
 « elles n'ont pas de solidité, de con-
 « sistance; & quand elles ne nuisent
 « pas, elles s'évanouissent. Aspire
 « plutôt à un bonheur durable : or
 « il n'en est pas si l'ame ne le tire
 « d'elle-même. La vertu seule pro-
 « duit une joie pure & constante :

« les obstacles , s'il en survient ,
« sont des nuages formés au-des-
« sous d'elle , qui n'éclipsent pas sa
« lumière. Quand parviendras-tu
« donc à cette joie ? tu marches ,
« mais tu ne cours pas ; il reste en-
« core bien de l'ouvrage , & tu ne
« l'acheveras qu'en payant ta part
« de veilles & de sueurs. En vain
« chargerois-tu quelque autre de ta
« procuration : les substitués n'ont
« pas lieu dans la sagesse comme
« dans certains genres de littéra-
« ture. »

E C C L X X I X.

N O U S sommes de grands en-
fants , presque en tout semblables
aux petits ; ils ont peur de leurs pa-
rents , de leurs connoissances , de
leurs camarades l'orsqu'ils les voient

masqués. Sachons ôter le masque aux choses comme aux personnes, contemplons-les sous leurs traits naturels, & nous trouverons qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précède.

CCLXXX.

TOUTES les conditions sont sujettes au changement : où est le trône qui ne soit près de sa chute, & qui ne laisse craindre un usurpateur & un bourreau ? Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure est quelquefois le seul intervalle entre le trône & la fange.

CCLXXXI.

UN Tyran menaçoit Théodore de le faire mourir & de le priver de la sépulture : « Tu peux te satisfaire,

lui répondit le Philosophe, « j'ai
 « quelques verres de sang à ta dis-
 « position ; quant à la sépulture ,
 « tu es bien fou de croire qu'il m'im-
 « porte de pourrir sur la terre ou
 « dans la terre. »

C C L X X X I I .

IL faut moins de courage pour
 aller à la mort que pour y retourner.

C C L X X X I I I .

LE monde & la retraite sont deux
 choses qu'il faut entremêler & faire
 succéder l'une à l'autre : l'une nous
 inspire le desir des hommes , l'autre
 celui de nous-mêmes. Elles sont le
 remede l'une de l'autre : la solitude
 guérit de la misanthropie ; le monde
 guérit des ennuis de la solitude.

C C L X X X I V .

LES adversités sont une suite né-

cessaire de la fatalité : elles arrivent aux gens de bien , par la même loi qui les rend gens de bien.

CCLXXXV.

ON se trompe, si l'on croit que donner soit une chose facile : on y trouve plus de difficulté qu'on ne pense, lorsqu'on veut consulter la raison, & non pas répandre son bien au hasard & en aveugle. Je préviens l'un, je m'acquitte avec l'autre ; je secours celui-ci, j'ai pitié de celui-là : je fournis aux besoins de cet autre ; il ne faut pas que sa pauvreté le détourne & l'absorbe. Il est des gens à qui je ne donnerai point, quoiqu'ils soient dans le besoin, parcequ'ils y seront toujours, quelque chose que je leur donne. Il y en a à qui j'offrirai ; d'autres que

je forcerai de recevoir. Je ne puis être inattentif dans une affaire de cette importance : je ne place jamais mieux mon argent que quand je le donne.

Quoi ! me dira-t-on, vous donnez donc pour recevoir ? Non ; c'est pour ne pas perdre : il faut placer les bienfaits de manière à ne pouvoir jamais être redemandés , mais à pouvoir être restitués ; c'est un trésor enfoui dans la terre , qu'on n'en retire que dans les cas pressants.

CCLXXXVI.

VOICI un spectacle vraiment digne qu'un Dieu le contemple & se complaise dans son ouvrage : l'homme juste & courageux aux prises avec la mauvaise fortune ,

fur-tout quand il est l'agresseur. Non, je ne vois rien de plus beau ici bas que Caton, après plusieurs défaites de son parti, immobile & debout au milieu des ruines de sa patrie.

CCLXXXVII.

UN bonheur constant ne résiste à aucune attaque : mais l'habitude de lutter avec le malheur rend l'homme insensible & invulnérable ; s'il est renversé, il combat à genoux.

CCLXXXVIII.

LES plaisirs du Sage sont modestes & retenus ; ils paroissent languissans, sont toujours contenus & à peine sensibles : il ne les va pas chercher ; & quand ils se présentent d'eux-mêmes, ils ne sont pas reçus avec honneur, ni même avec une

fatisfaction bien marquée. Il les distribue dans le cours de la vie, comme les jeux & les amusements dans les affaires sérieuses.

C C L X X X I X.

L E S affections naturelles ont le même degré de force dans tous les hommes; lorsqu'elles varient, c'est qu'elles ne sont pas naturelles.

C C X C.

L E S femmes portent toutes les passions à l'extrême.

C C X C I.

O N ne loue qu'avec peine l'homme de génie, si l'on n'a pas quelque défaut à lui pardonner.

C C X C I I.

L A vie n'est pour nous qu'une hôtellerie: ce qu'on appelle la vieillesse n'est que la révolution d'un

petit nombre d'années. Il n'y a qu'un moyen de vivre long-temps, c'est de vivre assez.

CCXCIII.

NOUS sommes des voyageurs arrivés dans l'empire absolu & tyrannique de la fortune, dont le caprice nous dispense les biens & les maux. Semblable à une maîtresse de maison, inconstante, bizarre, indifférente au sort de ses esclaves, elle laisse tomber au hasard les châtimens & les récompenses.

CCXCIV.

L'ADVERSITÉ est l'épreuve de la vertu. Vous êtes un grand homme; mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas mis à portée de montrer votre courage dans les revers? Vous êtes descendu dans la

carrière olympique; mais vous étiez seul : vous avez remporté la couronne, mais non pas la victoire. Vous avez passé votre vie sans adversaire : on ne saura pas ce que vous auriez pu faire; vous ne le saurez pas vous-même. L'on a besoin d'expérience pour se connoître soi-même; l'on n'est instruit de ses forces qu'en les mettant à l'épreuve.

C C X C V.

LE grand homme soupire après les traverses, comme le soldat courageux après la guerre. Le courage est avide de périls; il songe à son but, & nullement aux dangers de la route, d'autant plus que ces dangers mêmes font partie de sa gloire. Les guerriers se glorifient de leurs blessures; ils regardent avec joie leur

fang couler à la suite d'une bataille: la considération est pour les blessés, quoique les autres aient aussi bien fait leur devoir.

C C X C V I.

LA mort est un terme pour tous, un remede pour plusieurs, le vœu de quelques uns, & ne sert jamais plus utilement que lorsqu'elle vient sans être appellée: quand la fortune répartit injustement les biens, & soumet à un maître les hommes qui tous sont nés avec les mêmes droits, elle les rend tous égaux. C'est elle qui est la véritable ennemie de toute autorité; c'est elle qui sauve l'homme de l'humiliation; c'est elle qui ne reconnoît pas de maître. Je vois des croix, variées suivant le caprice des tyrans; je vois des cordes, je

vois des fouets, je vois des instruments pour déchirer chaque membre, chaque articulation : mais je vois aussi la mort. Plus loin ce sont des ennemis cruels, des citoyens superbes : mais à côté d'eux je vois la mort. La servitude n'est plus à charge, quand on peut d'un seul pas s'élancer vers la liberté, si l'on s'ennuie de son maître.

C C X C V I I.

C. PACUVIUS, qui s'appropriâ la Syrie à titre de prescription, célébroit tous les soirs ses obsèques par des flots de vin & des repas funéraires : de la salle du festin, ses compagnons de débauche le portoient en pompe dans sa chambre ; & un chœur de mille voix chantoit autour de lui : *Il a vécu, il a vécu.*

Il ne passoit pas un seul jour sans cette cérémonie funebre. Ce qu'il faisoit par dépravation, faisons-le par principe ; & prêts à nous livrer au sommeil, disons avec alégresse :

J'ai vécu, de mon sort j'ai fourni la carrière.

*Qui s'est dit le soir, j'ai vécu ;
dira le matin, je gagne un jour.*

CCXCVIII.

IL est des hommes corrompus, toujours plongés dans l'ivresse, & se soutenant à peine, qui croient avoir de la vertu parcequ'ils jouissent de la volupté : ils entendent dire qu'elles sont inséparables ; & bien loin de cacher leurs vices, ils en tirent vanité, & leur donnent le nom de sagesse. Ce n'est point Epicure qui les sollicite à la débauche ; mais adonnés au vice, ils vien-

nent le cacher dans le sein de la philosophie; ils s'empresent d'aller ou ils entendent louer la volupté; ils ne savent pas combien celle d'Epicure est sobre & tempérante (car je lui rends cette justice); ils accourent au nom seul, ne cherchant qu'une apologie, un voile pour leurs dérèglements : ils perdent ainsi le seul bien qui leur restoit dans leurs maux, la honte de mal faire. Ils parviennent à louer ce dont ils rougissoient, & à se glorifier de leurs désordres. On ne peut plus se relever, dans l'âge même de la vigueur, quand le vice est ainsi paré d'un titre honnête.

Ce qui rend cette apologie de la volupté si pernicieuse, c'est que l'honnêteté des préceptes est ca-

chée ; l'on ne voit que ce qu'ils ont de séduisant. Pour moi je pense, & j'ose le dire, contre l'opinion de nos Stoïciens, que la morale d'Epicure est saine, droite, & même austère pour qui l'approfondit : sa volupté est renfermée dans les bornes les plus étroites. La loi que nous imposons à la vertu, il la prescrit à la volupté : il veut qu'elle soit subordonnée à la nature, & ce qui suffit à la nature paroît bien mince à la débauche. Ceux donc qui placent le bonheur dans une molle oisiveté ou dans l'alternative de la table & des femmes, ne cherchent qu'une autorité respectable pour justifier leurs vices. Attirés par un nom séduisant, ils se rendent les sectateurs, non de la volupté qu'on

leur prêche, mais de celle qu'ils ont eux-mêmes apportée ; & quand ils sont une fois persuadés que leurs vices sont conformes aux préceptes d'Epicure, ils s'y livrent hardiment, ils ne se cachent plus, ils marchent à visage découvert.

Je ne dis donc pas, comme la plupart des Stoïciens, que la secte d'Epicure est l'école de la débauche : je dis qu'elle est décriée sans l'avoir mérité. Et comment s'en assurer, quand on n'a pas approfondi sa morale ? Les premières apparences donnent lieu à ces mauvais bruits, & font concevoir des espérances criminelles. C'est un héros déguisé en femme.

Fin du Tome premier.

